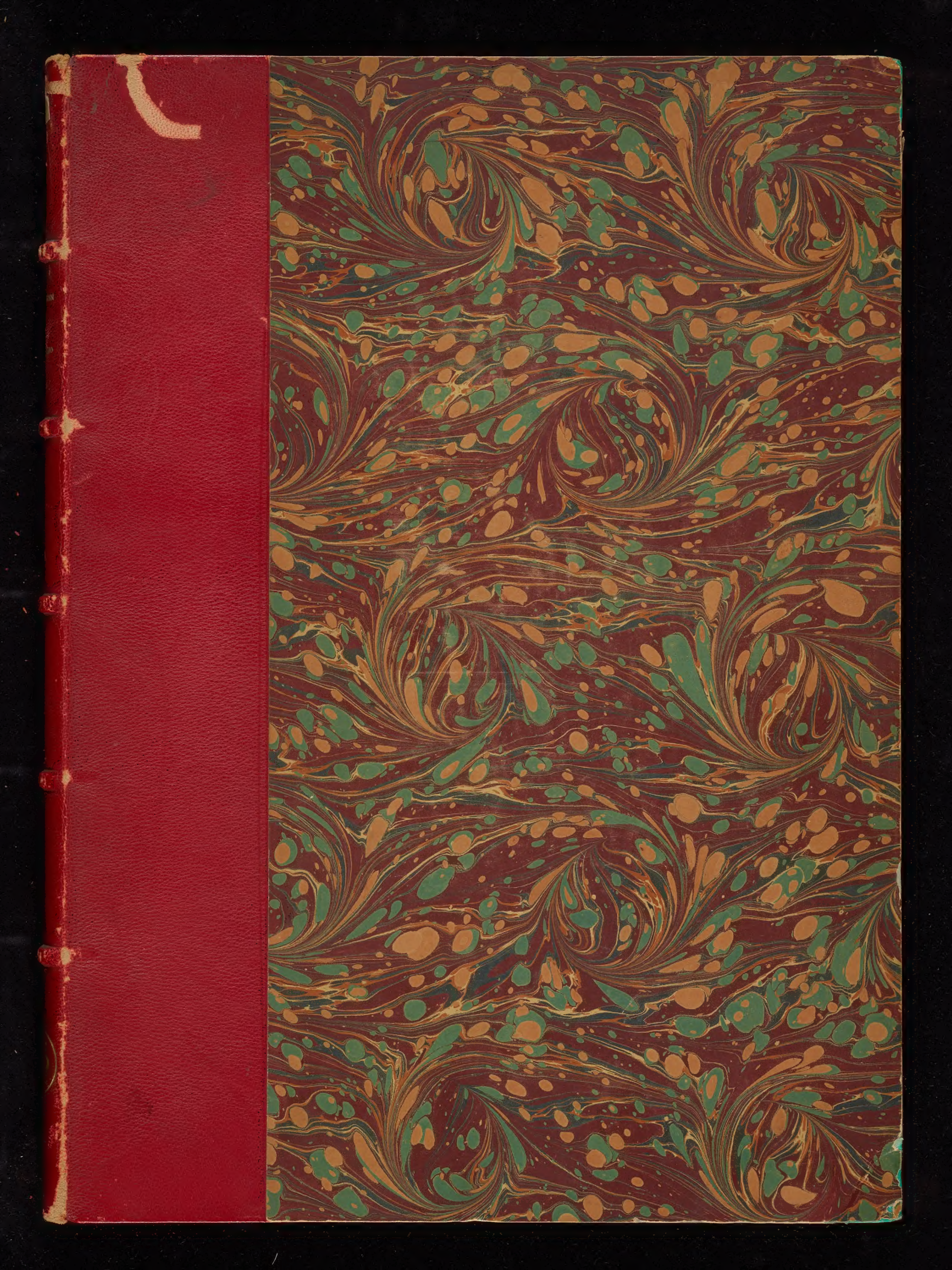
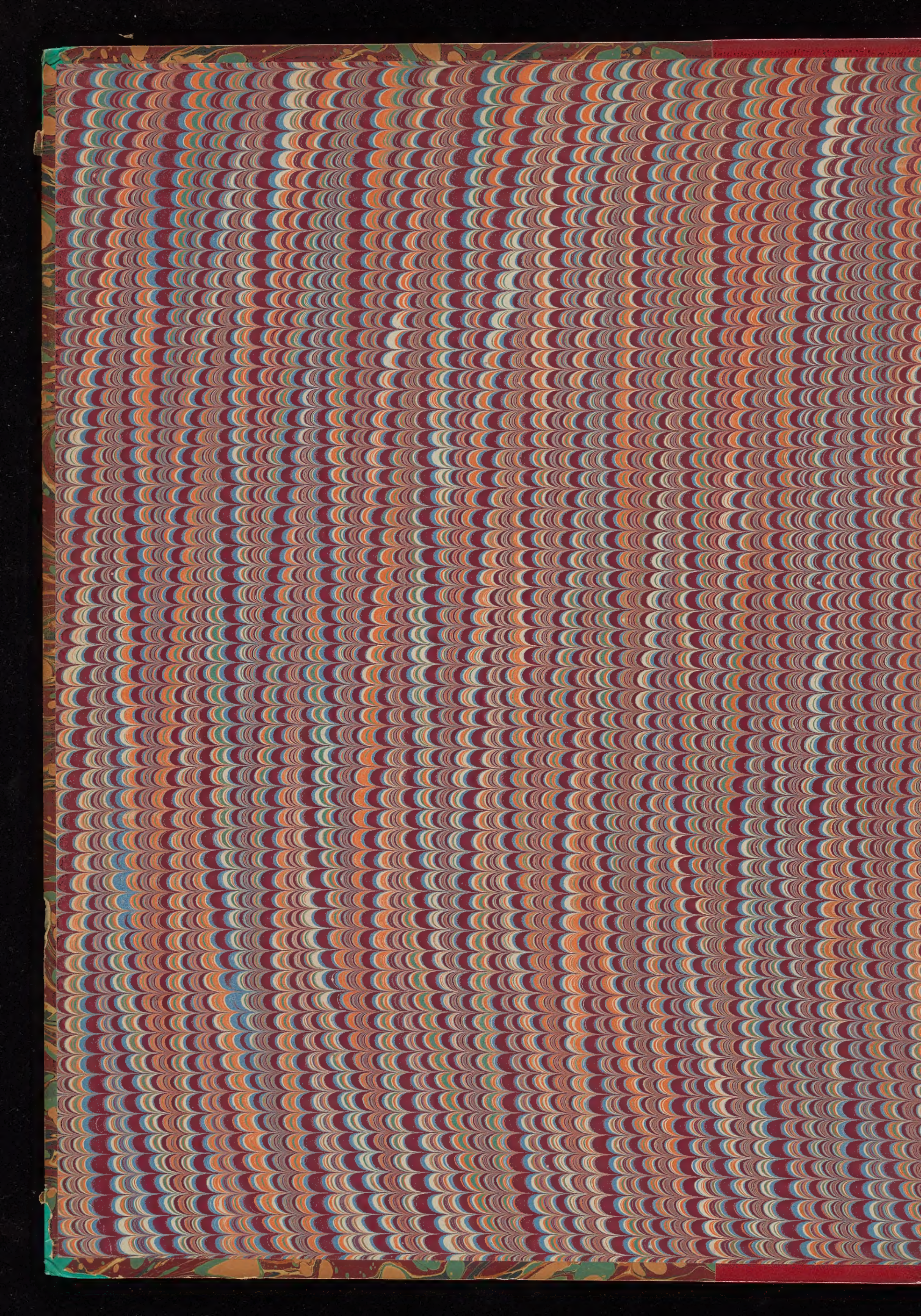
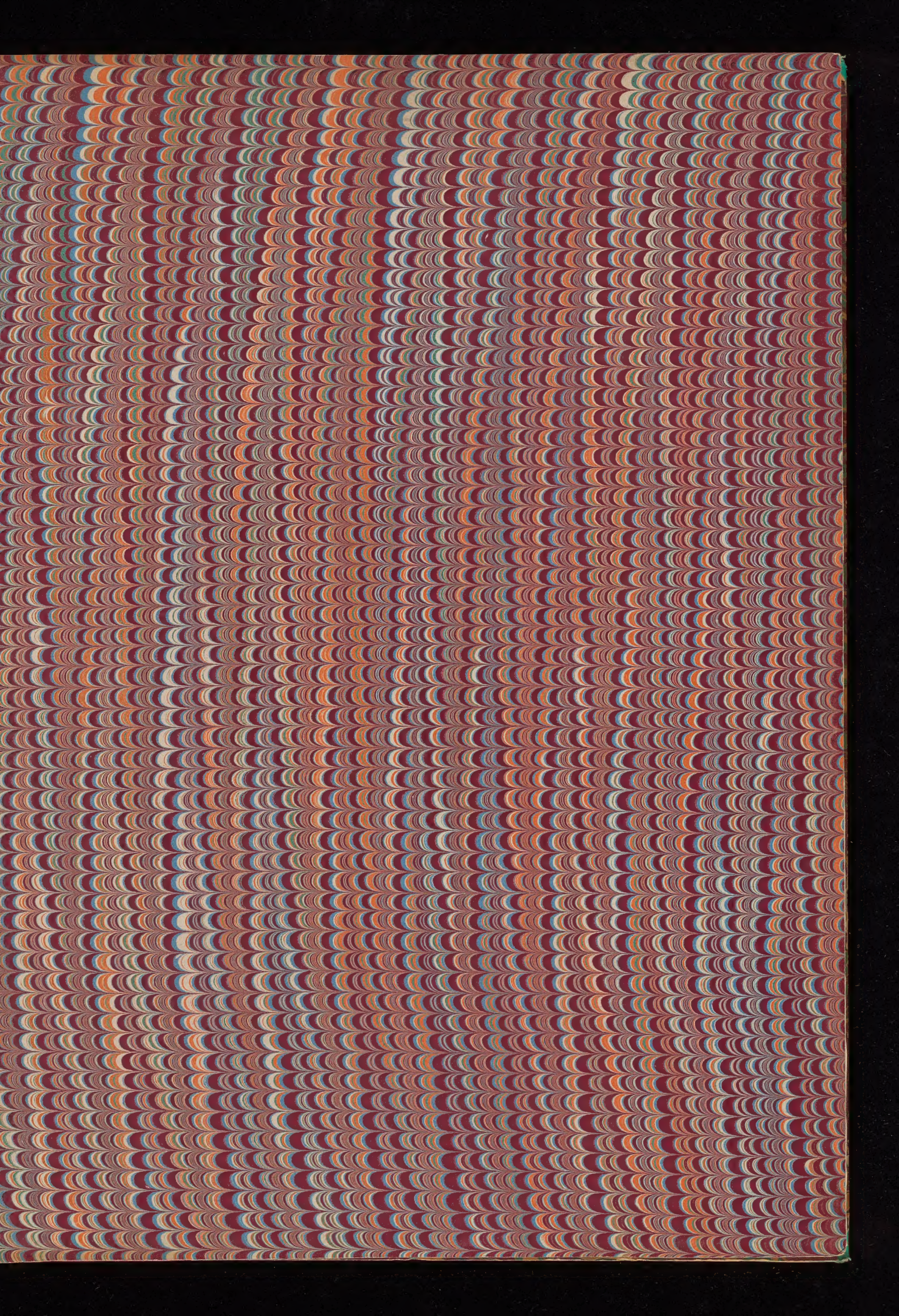
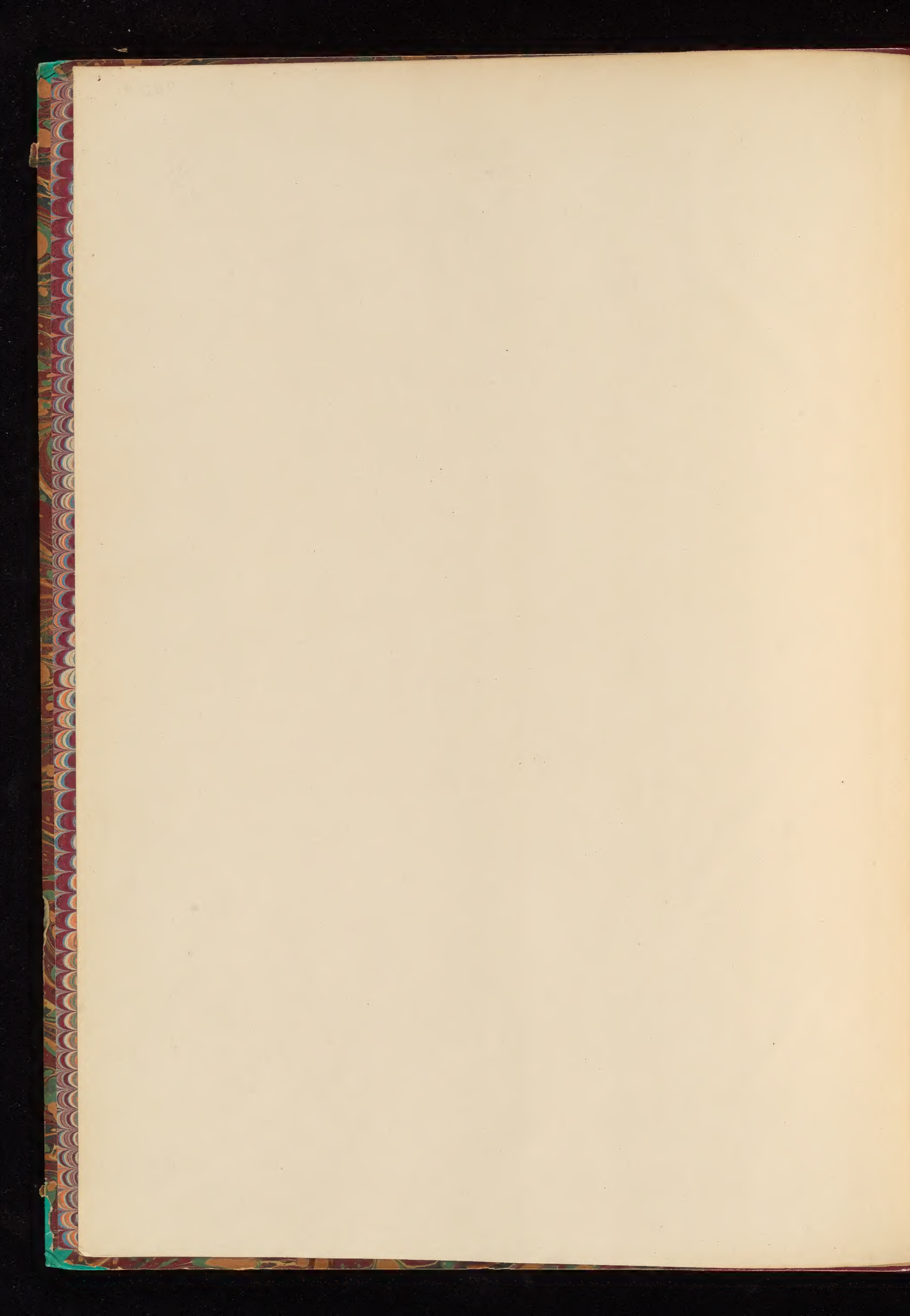
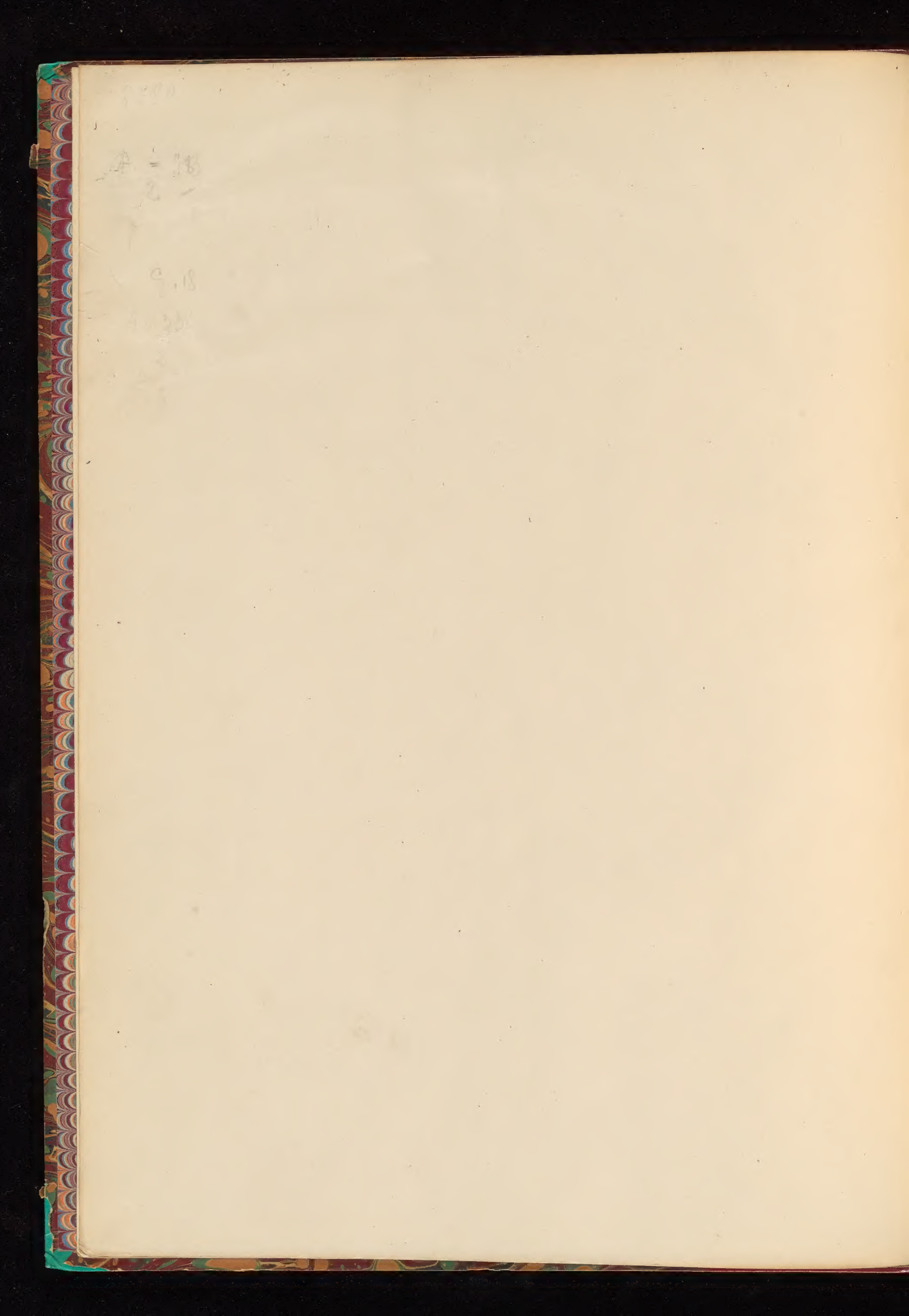








rare complet





PINTURICCHIO

LE MONDE PONTIFICAL

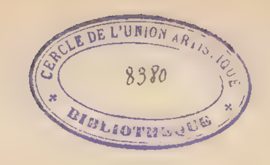
ET

La Société Italienne pendant la Renaissance



LE PINTURICCHIO
Spello _ Santa Maria Maggiore

BOYER D'AGEN



LE PEINTRE DES BORGIA

PINTURICCHIO

SA VIE — SON ŒUVRE — SON TEMPS

1454-1513

LE MONDE PONTIFICAL

ET

La Société Italienne pendant la Renaissance



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTERAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1901



SOMMAIRE DES CHAPITRES

DE

L'INTRODUCTION A L'ŒUVRE DU PINTURICCHIO

SOMMAIRE DES PLANCHES HORS TEXTE

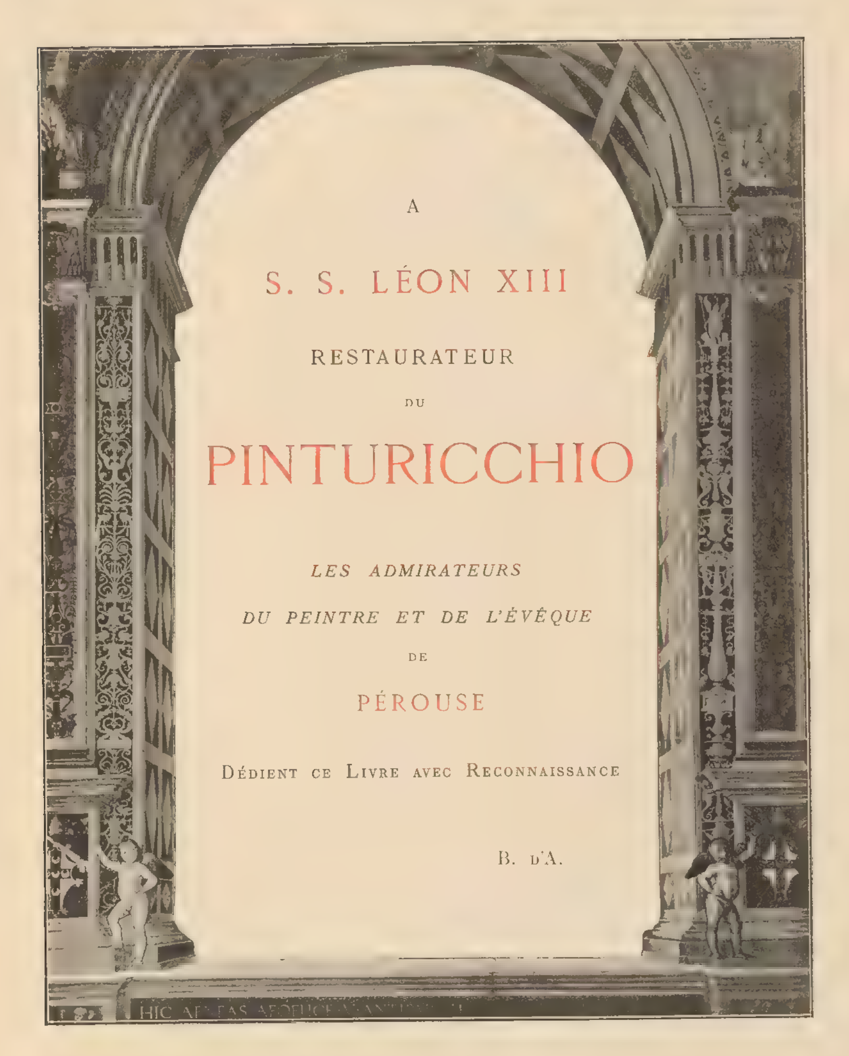
DE L'INTRODUCTION

A L'ŒUVRE DU PINTURICCHIO

ILLUSTRATIONS D'APRÈS LES DESSINS ET PHOTOGRAPHIES

DE

Mme BOYER-BRETON ET MM. ALINARI, PIERRE PETIT, FEDERICIS ET DANESI



A

S. S. LÉON XIII

RESTAURATEUR

DU

PINTURICCHIO

LES ADMIRATEURS

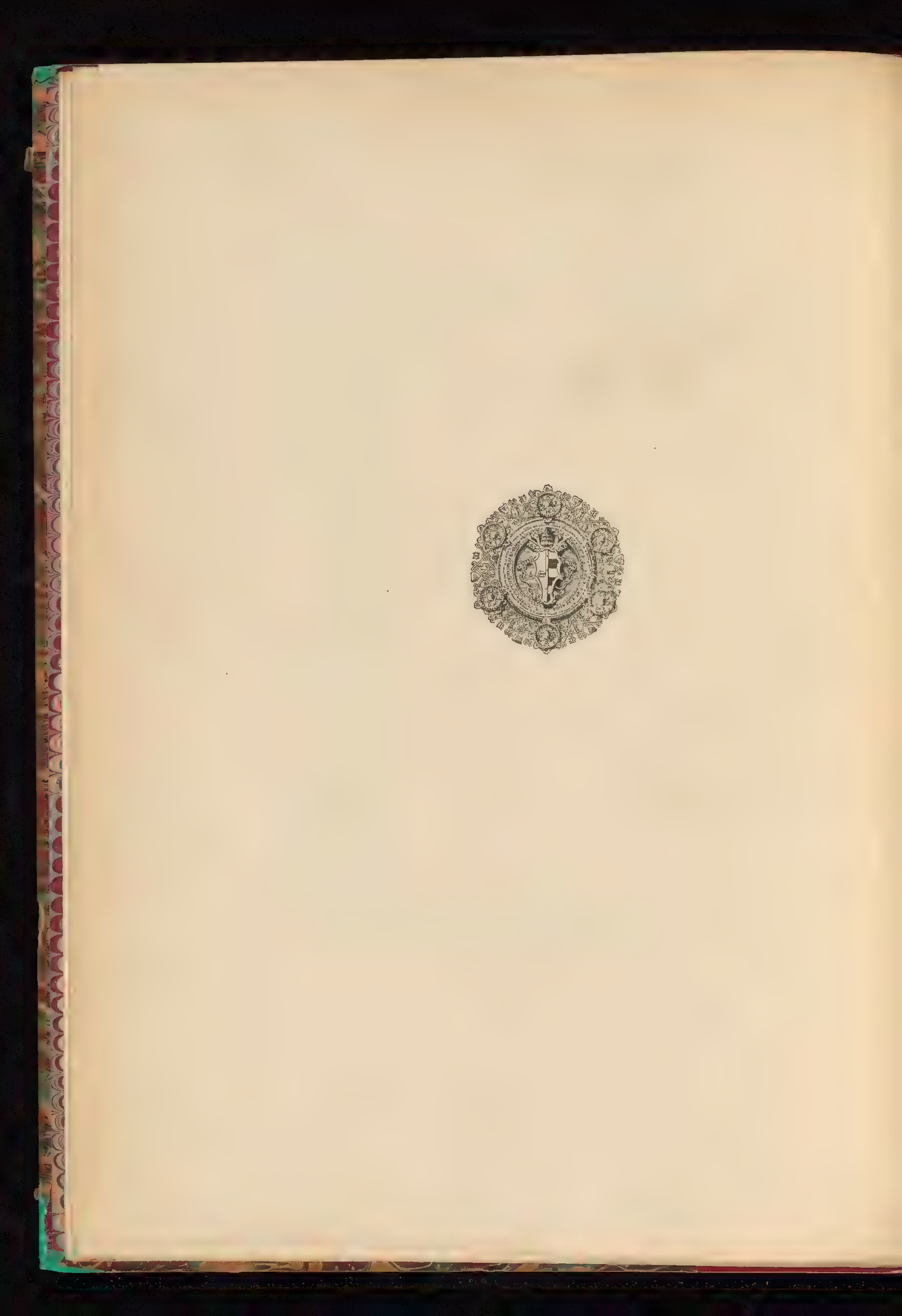
DU PEINTRE ET DE L'ÉVÊQUE

DE

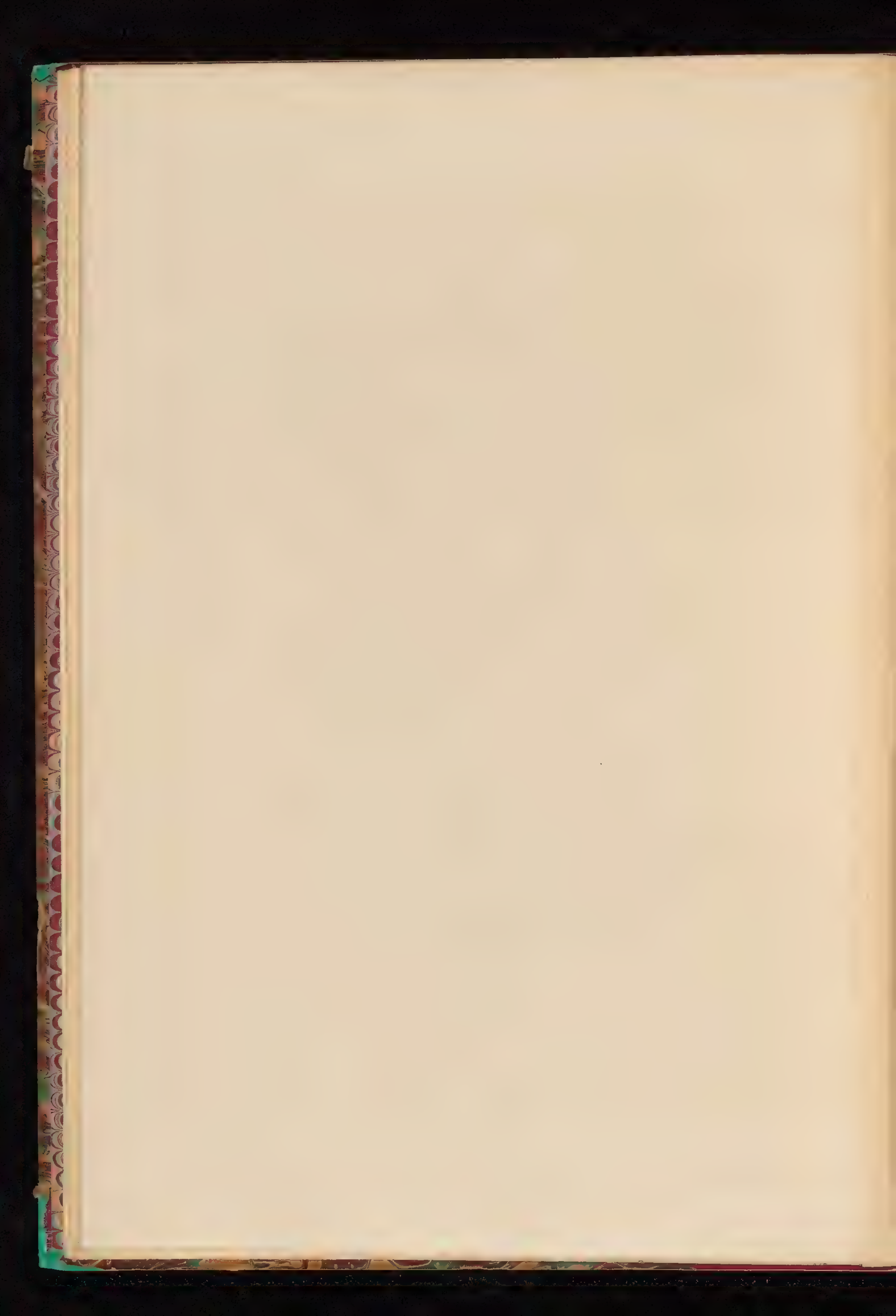
PÉROUSE

Dédient ce Livre avec Reconnaissance

B. d'A.



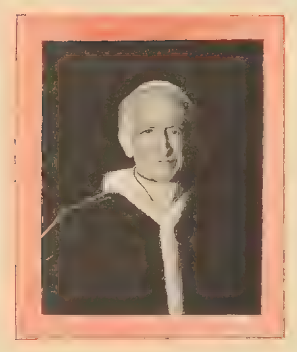






INTRODUCTION A L'ŒUVRE
DU
PINTURICCHIO

I



Une après-midi d'avril 1889, Léon XIII descendait de ses appartements pour une promenade dans les jardins du Vatican, selon son habitude alors presque quotidienne. Le cérémonial familier était, ce jour-là, celui des jours ordinaires. Au pas rythmique des six porteurs en livrées rouges, dont les velours damasquinés aux armes du Pontife roséolaient les marbres blancs des dalles où leurs légers escarpins à revers rouges glissaient sans bruit, la *portantina* rouge et dorée passait avec son blanc vieillard, menue et précieuse comme un écrin à bijou, où un bijou d'ivoire était placé. De l'escalier royal, les *sediarii* silencieux au somnolent andante étaient arrivés au premier étage des Loges, chères à Jean d'Udine. Portant la chaise comme un berceau où l'auguste vieillard dormait, sans doute, — ce fin seigneur qui semble, avec sa portantine d'ancien temps, venir de l'autre siècle pour une visite à celui-ci, — ils allaient

tourner à l'angle où, des *Loggie*, on passe au vaste corridor de la Bibliothèque et à la cour de la Pigna, quand un coup sec, frappé sur la glace de face, arrêta net la chaise et les porteurs.

On était devant la porte des chambres Borgia où, depuis quatre siècles, passent sans s'arrêter ceux qui se rappellent encore, avec ce nom, une épouvantable mémoire. Que venait faire Léon XIII chez Alexandre VI? Signifiant aux sediaires de frapper là, il fallut bien le comprendre. Sous les coups répétés des valets, la lourde porte résonna et, à la place d'un *bussolante* en soutane violette que le cérémonial, même le plus familier, commet d'habitude à cet emploi, ce fut un pauvre diable de maçon en blouse qui, de l'intérieur, fit lentement crier les durs verroux et ouvrit l'antre. Comme prise de peur, — de honte peut-être, — la portantine rouge s'écarta au coin du corridor, aussitôt que Léon XIII en fut sorti et qu'il eut donné l'ordre aux porteurs étonnés d'attendre là. Et s'enveloppant tout blanc dans son grand manteau rouge, suivi du seul camérier de service auprès de sa personne, le Pape entra.



La *portantina* hebdomadaire de S. S. Léon XIII

Dans l'enfilade et presque dans la nuit des six salles profondes où l'*Appartemento Borgia* se découvre avec peine, comme peut-être leur histoire incertaine dans la pénombre des archives incomplètement explorées jusqu'à ce jour, le soleil de cette après-midi, qui remplissait de son aveuglante rayonnée la vaste cour du *Belvedere* où les larges fenêtres de ces six chambres donnent uniquement, n'éclairait que comme par reflets les échafaudages et les tréteaux sur lesquels une armée d'ouvriers déplâtrait et replâtrait, décarrelait et recarrelait, badigeonnait murs et corniches et, sous les voûtes, enlevait à la brosse et au plumeau la poussière accumulée par quatre siècles d'oubli, — pour ne pas dire de honte. A travers plâtres et pilons, truelles et marteaux, manouvriers et artistes confus d'être surpris à la besogne par une visite si auguste, Léon XIII, enjambant planches et outils d'un pied encore leste et, de sa main qui bénissait, calmant l'émotion du chantier interdit, remit bien vite tout le monde à l'ouvrage. D'un échafaudage à l'autre, il procédait minutieusement à l'inspection des travaux commencés. Au peintre Fringuelli, à qui avait été confiée la restauration des peintures, il demandait ce qu'il pensait de son vieux maître de Pérouse, le noble Pinturicchio, qui n'avait laissé ailleurs que sa signature ou sa carte, et ici seulement son génie que le monde entier serait bientôt convié à admirer dans des chambres si belles ?

— Des merveilles, Saint-Père !...

— Et c'est à notre chère Pérouse qu'en reviendra la gloire ! ajouta Léon XIII, heureux de justifier par cet exemple, aussi magnifique qu'inattendu, les préférences de son cœur.

Cependant l'architecte Vespignani s'empressait au-devant du Pontife. Ne sachant s'il fallait refermer les fenêtres ou les laisser ouvertes, et s'excusant de l'intolérable poussière que le Saint-Père n'avait pas craint d'affronter pour voir ses ouvriers au travail, comme un général ses soldats sur le champ de bataille :

— Poudre ou poussière, j'y suis fait ! dit-il.

Un instant, le bas de sa soutane faillit s'embarrasser dans les truelles d'un plâtrier qui chercha aussitôt une brosse ou un linge :

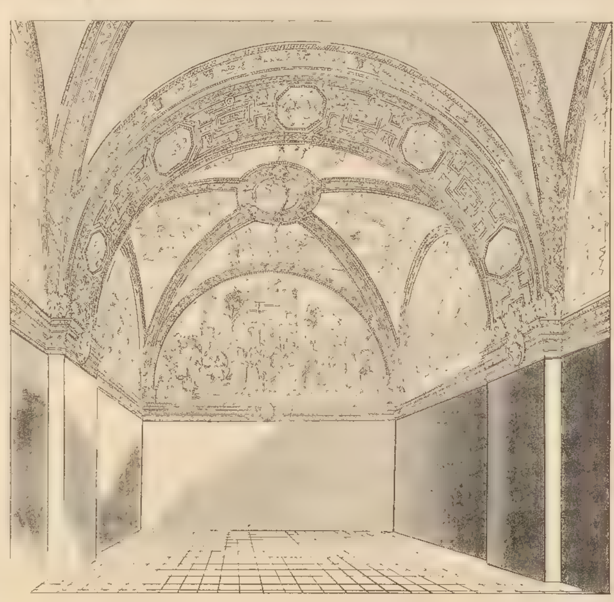
— Le plâtre ne tache pas. Travaillez ! fit-il à l'homme en l'arrêtant.

Devant l'échafaudage du peintre Seitz, chargé de la réfection des murailles mêmes, Léon XIII, qui se sentait peut-être fatigué ou qui voulait s'entretenir particulièrement avec le maître restaurateur à qui il

avait confié la haute direction de l'entreprise, s'assit, tant bien que mal, sur un informe escabeau d'atelier et, sans permettre au cercle de ses auditeurs confondus d'aller chercher quelque part un fauteuil :

— De grâce ! ajouta-t-il, n'interrompez pas le travail de ces hommes. Je suis bien sur ce coffre. Et vous, Messieurs, où en êtes-vous de l'ouvrage ?

Alors ce furent des interrogations pressantes, sur les fresques des voûtes, sur les dorures des reliefs et les ornementations des murailles, sur les carrelages du parterre et le vitrage des fenêtres. La première conception de l'architecte et du peintre à la fois, le maître Pinturicchio, avait été assurément l'harmonie de l'ensemble dans les détails les plus divers de la salle des Pontifes, de la salle des Mystères, de la salle des Saints, de la salle des Arts Libéraux, de la salle du Credo et de la salle des Sibylles. Aux ors mats et aux bleus profonds de la voûte, avaient correspondu jadis les émaux froids et les teintes verdâtres du carrelage : tel un lac pur, où le ciel bleu se peint en bleu. Les ornementations des murailles et les marbres enguirlandés des frises ne devaient servir que de transition calme et presque silencieuse à l'harmonie également sereine des voûtes et des pavés. Ah ! ces carrelages primitifs, dont les Cosmas, les Dolci et les Luca della Robbia avaient emporté avec eux le secret ! Cependant, n'avait-on pas retrouvé dans l'appartement des Borgia et dans les chambres de Raphaël quelques débris du carrelage ancien? Ces fortunés losanges ne pouvaient-ils servir encore de modèles? La science des archéologues et les expériences des potiers restitueraient peut-être à l'art une formule perdue.



Une salle de l'appartement Borgia avant les restaurations (la Salle des Saints).

— Nous avons, dit Léon XIII, invité Mgr le majordome Ruffo-Scilla à proposer un concours auquel pourraient prendre part les principales fabriques de céramiques italiennes. Une commission composée du marquis François Patrizi, du commandeur J.-B. de Rossi, de MM. Camille Re, C. Corvisieri et P. Lorenzini, est chargée d'en examiner les résultats. Déjà, nous avons reçu des nouvelles satisfaisantes sur les essais tentés par le très recommandable M. Jean Tesorone, directeur du Musée industriel de Naples, en collaboration avec les Cantagalli dont les poteries renommées se fabriquent à Florence. Le résultat définitif de ce concours ne peut tarder et l'appartement Borgia sera, sans doute, bientôt livré à l'admiration des amateurs et à l'étude des artistes. Il y a longtemps déjà que nous avons formulé ce désir, un des plus chers et

des plus consolants de notre *travaglioso* pontificat. C'était en 1884, vous vous en souvenez encore, mon cher Vespignani ; vous aussi, mon cher Seitz !.,.

Exactement au début de l'année 1884, Léon XIII, qui avait tant de fois témoigné à sa chère Pérouse la prédilection de son vieux cœur d'évêque et d'artiste élevé à l'école des plus purs Primitifs, avait tout à coup décidé d'ajouter sur la liste déjà longue de ses faveurs pontificales, le nom assez inattendu d'un peintre, dans la phalange des secrétaires exemplaires et des prélats distingués qui avaient eu presque tous pour berceau ce coin idéal de l'Ombrie. Ce peintre, ombrien aussi, était un certain Betti, dit Pinturicchio, dont Vasari avait médit comme d'un simple *grottesque*, et que le monde des arts croyait connaître pour en avoir entrevu quelques fresques à Sienne. Ainsi ce maître, peut-être incomparable dans la phalange des Primitifs en compagnie desquels il vécut cinquante-neuf ans et disparut, comme une douce étoile qu'on n'a plus revu briller au ciel de l'art italien, ce Pinturicchio mystérieux à qui un ancien pape avait fait partager la splendeur de son règne et son éclipse soudaine, cet inconnu génial que le Vatican recelait depuis quatre siècles sous un manteau déshonoré par la calomnie facile de l'histoire et l'injustice voulue des hommes qui l'écrivent, n'était là qu'à quelques pas de l'illustration la plus lumineuse, et la gloire de Pérouse l'ancienne en serait toute renouvelée ? Eh ! qui sait si le pape ignominié ne profiterait pas du lustre de son peintre et si, aux rayons que produirait tout à coup la palette du Pinturicchio, la sombre histoire des Borgia ne s'éclairerait pas d'un jour nouveau ?

En réalité, ce Pinturicchio ignoré et ces Borgia mal connus, qui étaient-ils et quelle réhabilitation en provoquait si courageusement Léon XIII ?

BETTO ou Bernardino ?... Pentoricchio ou Pinturicchio ?... Comment s'appelait-il au juste ? Les archives de Pérouse ne l'apprennent pas au pays même où naquit, vers l'an 1454, derrière la Porte Sant-Angelo, celui dont Fiorenzo di Lorenzo ou Buonfigli furent les maîtres incertains. Silencieux aussi sont les registres du Vatican où cet artiste laissa pourtant la plus glorieuse part de son œuvre qui, séquestrée jusqu'à nos jours, a du moins été assez heureuse pour échapper aux flammes dans lesquelles furent détruits presque tous les papiers des Borgia. Et c'est à une de ces peintures miraculeusement survivantes que nous devons, par hasard, le portrait authentique du maître, tel que nous le présente une fresque à moitié ruinée, dans la chapelle des Baglioni, à Spello.

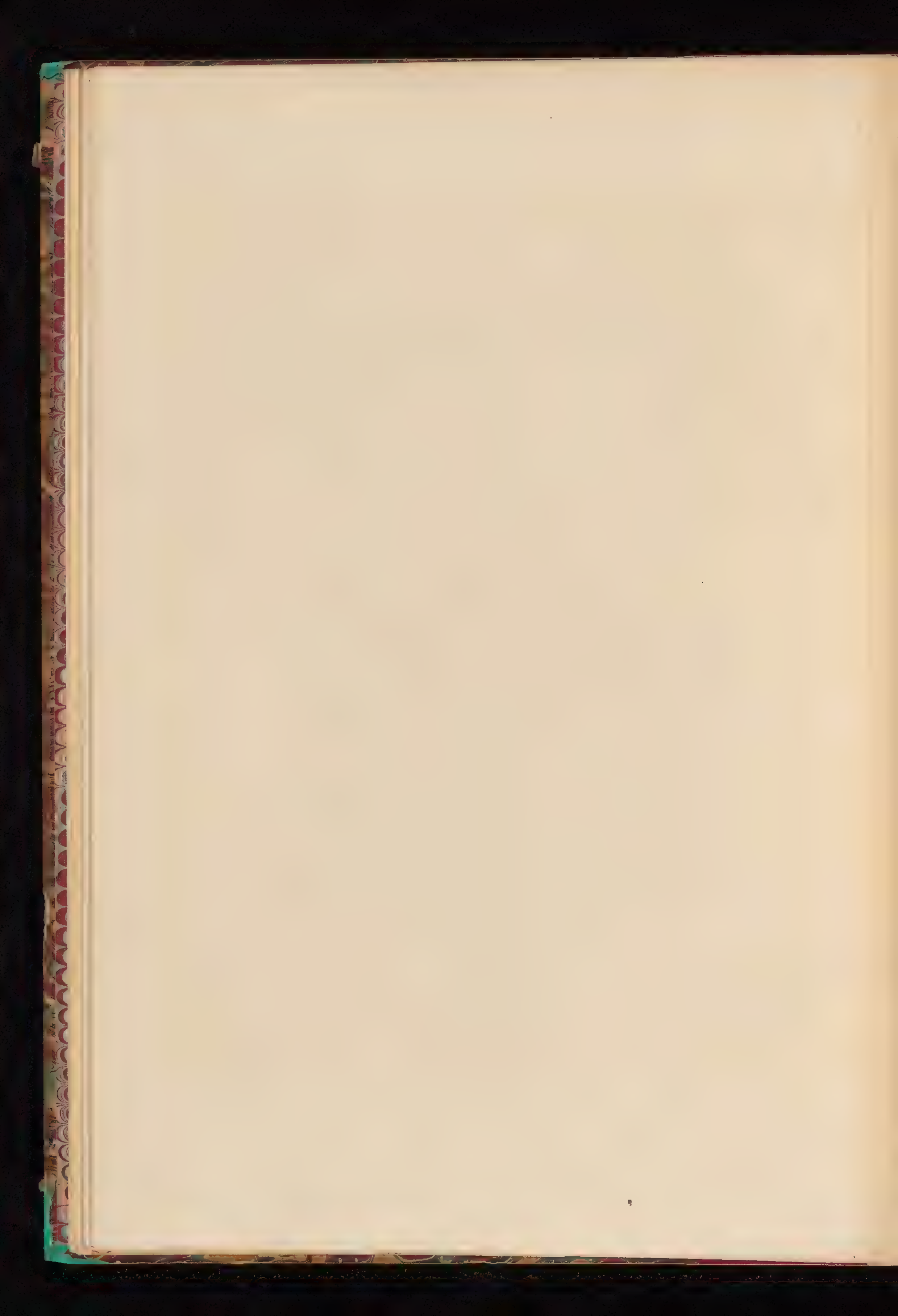
Le buste haut et maigre annonce un corps que le manteau du paysan ou le pourpoint du prince habilleront avec la même élégance. La tête, coiffée du bonnet ombrien autour duquel s'échappe en flottaison la chevelure rèche, est remarquable pour la sévérité des traits durs dans le détail, et pour tout l'ensemble de la physionomie qui est néanmoins avenante. Mais ces yeux vifs qui brillent à froid, ce nez droit qui se relève aux narines, cette bouche fermée qui tire à court sur deux profondes rides au bord des joues, ce menton allongé qui termine résolument l'ovale, tout ce visage osseux du terrien roturier d'origine, annonce, par l'inexprimable beauté du génie qui rayonne à travers, l'artiste de grand art et le seigneur de hautes manières qu'il deviendra, dans la compagnie d'un prince. Et quel prince ? César Borgia, dont Pinturicchio sera le peintre ordinaire et l'ami sûr.

Parti de Pérouse avec le Pérugin, qui plus âgé l'embauchait, en qualité d'aide peintre, il arrive à Rome, pour la première fois en 1481, quand Sixte IV, désireux de décorer en quelques mois la chapelle qui porta depuis le nom immortel de ce pape, passe contrat avec le maître entrepreneur Pietro qui répondra, par ses deniers et sa personne même, des dix chefs-d'œuvre commandés pour une période d'à peine cinq mois ! Avec celui du Pérugin comme chef d'atelier, trois noms d'élèves, qui vont être des maîtres, figurent dans les feuilles notariées de la Chambre Apostolique : Dominique Ghirlandajo, Alexandre Botticelli et Cosimo Roselli. Le jeune Pinturicchio est, sans doute, trop jeune et ne peut servir encore qu'à monter plus lestement que ses compagnons aux échafauds de la Sixtine. Quand il en descendit, la *Remise des*



LA NATIVITÉ

Rome — Santa Maria del Popolo



Clefs [1] n'était pas moins sortie de son pinceau, à peu près tout entière, de même que le *Voyage de Moïse et de Sephora en Égypte* et le *Baptême de Jésus ;* et le Pérugin eut peut-être quelque désinvolture à s'en attribuer, sinon le profit qu'il partagea scrupuleusement avec son virtuose collaborateur, du moins la gloire que ce jeune homme n'était pas encore en âge d'épouser [2]. Ne lui suffisait-il pas qu'elle lui fût promise ?

De la Sixtine où il n'a fait que passer, sous les ordres d'un maître qu'il n'oubliera jamais plus, le doux et élégant Ombrien apporte par intervalles inégaux son art charmant au service des cardinaux de la Rovère et Cibo, pour la décoration du palais de l'un à Scossacavallo, et de la chapelle de l'autre à Santa Maria del Popolo. Entre une commande des Bufalini, pour leur chapelle de l'Ara Cœli et un premier essai de travaux au Belvédère du Vatican, les Orviétains s'inscrivent pour quelques figures de docteurs que le Pinturicchio devra leur exécuter avant que le nouveau successeur d'Innocent VIII rappelle à Rome le peintre de la Cour pontificale et lui confie, cette fois, à lui seul, un appartement tout entier. C'est le pape Borgia qui, montant sur la chaire de Pierre en 1492, veut que, la même année, le Pinturicchio lui soit restitué et qu'en trois ans à peine ce seul peintre couvre six chambres spacieuses d'autant de merveilles que de fresques. Ainsi le pape Alexandre VI invita son fils César à appeler l'ami Betto.

Le Pinturicchio peint par lui-même
(Santa Maria Maggiore da Spello)

1. — Cf. *Della vita e delle opere di Pietro Vannucci*. Antonio Mezzanotte, Perugia, 1834.

2. — *Arch. secr. Vatic. — Notæ camerales, etc. sub Sixto IV et Innocente VIII, ab an.* 1480 *ad* 1496. *Tom.* 586. *Fol.* 15, V° Lo*catio picture Capellæ magnæ novæ Palatii Apostolici, sive deputatio ad ipsam depingendam.* Die XXVII octobris 1481, Rome in Camera apostolica, pontificatus sanctissimi in christo patris et domini nostri domini Sixti pape IIII anno undecimo. Rome in palacio apostolico honorabilis vir dominus Johannes Petri de Dulcibus de Florencia habitator Rome superstans sive commissarius fabrice palatii apostolici agens, ut dixit, de mandato et ex commissione sanctissimi domini nostri pape sibi facto, presentibus me notario publico et testibus infrascriptis, gratis etc. Conduxit sive locavit ac conducit sive locat providis viris Cosmo Laurentii Phylippi Rosetti, Alexandro Mariani et Domenico Thomasii Corradi de Florencia et Petri Christofori Castri Plebis perusine diocesis, depictoribus Rome commorantibus, Picturam Capelle Magne novi dicti palatii apostolici a Capite alteris inferius, videlicet decem istorias testamenti antiqui et novi cum cortiniis inferius, ad depengendum bene diligenter et fideliter melius quo potuerunt per ipsos et eorum quemlibet et familiares suos, prout inceptum est. Et convenerunt ac promiserunt ipsi depictores eidem domino Johanni Petri superstanti locatori nomine dicti Sani domini nostri pape dictas decem historias cum earum cortiniis ut predicitur depingere et finire hinc ad quintadecimam diem mensis martii proxime futuri. Cum pretio solutionis et extimationis ad quam seu quod extimabuntur historie jam facte in dicta Capella per eosdem depictores sub pena quinquaginte ducatorum auri de camera pro quolibet eorumdem contrafaciente, quam penam sponte sibi imposuerunt, et ad quam si contrafacient indici voluerunt et volunt, que pena apostolice debeat fabricæ dicte capelle, etc. Et pro predictis omnibus et singulis ipsis depictoribus obligarunt se et omnia eorum et cujuslibet ipsorum bona presentia et futura et quilibet eorum tenet, pro alio contrafaciente et predicta non observante sive observantibus, etc. In meliori et strictiori forma Camere, etc. Subjecerunt se, etc. Renuntiarunt, etc. Constituunt procuratores, etc. Et juraverunt, etc. Fiat in ampliori formâ. Et eciam ex pacto fuerunt concordes quod quedam obligatio per dictos depictores alias facta dicto Johanni Petri superstanti super pecuniis per eos receptis et recipiendis ratione dicte dipicture maneat in suo valore et robore. etc. Presentibus venerabilibus viris dominis Marino de Monte alto et baptisma de Spello Camere apostolice notar, protestibus, et me Johanne Gerones ejusdem Camere notario rogato.

Comment s'étaient connus ce fils des princes et ce fils des manants? Une légende, qui court à Rome autour de l'*Albergo dell' Orso* depuis des siècles que cette taverne y dure, veut que César Borgia y ait rencontré Pinturicchio, au milieu de la joyeuse compagnie des premiers maîtres de la Renaissance qui s'y donnèrent sans façon rendez-vous : les Signorelli, les Caporali, les Bramante, les Michel-Ange, les Sodoma, l'Ombrie rêveuse et la Toscane magnifique, sympathisant en un même culte de l'idéal que des tempéraments différents et des rivalités d'école interpréteraient, plus tard, de si diverses encore que si glorieuses manières. Ce fut, sans doute, à une sortie du cabaret de l'*Orso* que, bras dessus bras dessous, le jouvencel César présenta Pinturicchio plus âgé et de même enthousiasme au cardinal, son père, dans le somptueux palais que Roderigo Borgia s'était fait bâtir à Torre di Nona, au voisinage même de l'*Albergo*. Dans cette maison du luxe le plus recherché et de la galanterie la plus exquise, la Vannozza jetait ses derniers feux de perle vive dont sa fille Lucrèce allait se parer et se perdre, et Adriana Orsini se faisait accompagner de sa fille Julie Farnèse pour lui apprendre à mettre aussi sa beauté d'incomparable diamant dans le plein jeu de ses prismatiques lumières[1]. Quelle société et quelle école rencontrait là notre maître déjà mûr pour la plus grande de ses œuvres, qui serait le chef-d'œuvre de son temps? Car qui sait si la Renaissance a, chez aucun de ses artistes, porté plus haut que chez celui-ci le charme incomparable des beaux types auxquels ne manquerait çà et là que quelque grande idée qui les fît penser hautement et quelque raison d'être qui expliquât leurs attitudes, pourtant si nobles.



Vue de la Via Appia, à Pérouse.

Ainsi, de cet obscur *Albergo dell' Orso*, que plus tard fréquenteront Rabelais et Montaigne, une poignée de jeunes maîtres étaient sortis, à l'aube de la radieuse Renaissance, pour gouverner le monde. N'ayant pour sceptre qu'un pinceau, le Pérugin se créa prince de l'Idéal, et Michel-Ange prince de la Matière. Mais le prince des princes et le peintre des rois fut ce paysan génial de Pérouse dont on n'a jamais su le nom exact, Betto ou Bernardo, Pentoricchio ou Pinturicchio. Qu'importe! si l'on retrouve ses œuvres, enfin ressuscitées; et si les Borgia, formant à cette heure autour d'elles une couronne d'admirateurs, n'ont convié dans leur *Appartamento* si grandiose et si honni que des princes et des souverains, les amis de fortune de ce fier montagnard couronné.

Qu'est-ce à dire? Une antichambre de l'enfer, cette chapelle des beaux-arts, où un peintre sublime sert à un pape supérieur sa messe noire! Voilà donc bientôt quatre siècles, que le Pinturicchio reste enfermé avec Alexandre VI, dans cette crypte sombre de martyrs, dans cet *in pace* froid de purs chefs-d'œuvre et d'incomparables reliques! En vérité, l'histoire est un bien sombre labyrinthe, où le cruel Minotaure n'en a pas

1. — Vid. *Lucrezia Borgia nach Urkunden*, etc., Gregorovius, 1874.


L'Auberge de l'*Orso* à Rome

encore fini de ces repas sanglants que les Athéniens de la plume et du stylet lui servent, sans frémir de leur inconscience ou de leur injustice. Quels crimes avait donc commis le cardinal Lenzuol Borgia dans son palais de Tor di Nona, dont le pape Alexandre VI dût porter sur la chaire de Saint-Pierre les stigmates indélébiles et l'inexorable vengeance? Qu'était le cardinal Julien de la Rovère, de moins qu'un *marrano* pour flétrir de ce nom son rival au conclave qui désigna Alexandre VI, à la place du compétiteur jaloux qui s'appellerait plus tard Jules II? Qu'avait été Jean-Baptiste Cibo, père de Teodorina et de Franceschetto, avant de s'appeler Innocent VIII de tranquille mémoire? Qu'avait été le cardinal Ascanio Sforza, grand électeur des papes qu'il n'avait pu supplanter pour mettre à leur place, ou bien lui, ou bien le honni cardinal d'Amboise? Et les Savelli, et les Colonna, et les Balbo, candidats malheureux à cette tiare qui, pareille au lac fabuleux de Tantale, força toujours leur soif sans jamais l'apaiser? Ce que l'histoire finira bien par avouer, devant des archives secrètes qui commencent à faire un peu de jour sur la mémoire malheureuse d'Alexandre VI, sera que ce pape, placé par le destin à la porte du sombre Moyen Age qui se fermait et au seuil de la radieuse Renaissance qui allait éclore, fut le constructeur génial de la moderne politique des papes auxquels, — grâce à ce Borgia, — le pouvoir temporel serait pour longtemps encore assuré. Ne fut-il pas aussi l'initiateur merveilleux des arts au Vatican et dans l'ère moderne, et les Jules II, les Léon X et les autres pontifes firent-ils autre chose que suivre la trace lumineuse laissée, comme un sillage et un enseignement, par les mules dorées de cet incompris, de ce calomnié, de ce maudit?

Dans quel amalgame de cases sur palais et de Pélion sur Ossa, — pour ne parler ici que des arts, — Alexandre VI trouva-t-il la vieille maison des papes quand il en prit possession, le 11 août 1492? C'était l'époque où un jeune homme, que le siècle suivant appellerait l'immortel Michel-Ange, arrivant de sa belle Florence dans cette Rome si attristée, se mettait humblement au service du cardinal Villier de La Groslaye et sculptait un premier groupe qu'il appelait significativement une *Pietà!* Si vous voulez connaître l'état du Vatican et de la fortune des papes, à l'avènement de Rodrigue Borgia, que ce mot du Buonarotti vous suffise! La partie du Vatican que le pape Borgia allait habiter si magnifiquement, de 1492 à 1503, n'était encore qu'une lourde bâtisse qu'avait construite Martin V, en murs de forteresse, pour les besoins de cette époque belliqueuse, au retour des papes d'Avignon. Deux appartements, l'un sur l'autre et identiquement semblables pour le nombre des pièces, avaient été ainsi disposés par ce pape, à la bordure du carré formé par la vaste cour du Belvédère, là même où cette cour vient voisiner avec la basilique de Saint-Pierre. Le deuxième étage, où plus tard Jules II devait habiter et qu'il remplirait


Un côté des remparts de Pérouse,

des impérissables fresques de Raphaël à qui ces chambres ont emprunté leur nom, fut occupé par Nicolas V: et les armes de ce pape, qui y règnent encore à la clef de voûte en sont la preuve. Alexandre VI le trouva-t-il trop surbaissé pour son port de bel homme? — le plus bel homme que Rome ait vu, dit Burchard, et même l'Infessura qui ne sacrifie guère aux grâces des Lenzuoli. Ou bien ce père à qui l'histoire fait un crime d'avoir trop aimé, comme pape asservi aux lois ecclésiastiques, ses enfants qu'il n'avait eus que comme cardinal à peine clerc et libre encore, préféra-t-il abandonner à son fils de prédilection, à César Borgia, les plus belles chambres de son palais ? Ce qu'il y a de certain, c'est que le fils habita le deuxième étage, et que le père retint pour



La Porte *Sant' Angelo* à Pérouse

lui le premier. Il était composé de six pièces, disposées en ligne droite et ouvrant chacune, par une fenêtre de milieu, sur un large balcon dont les arceaux inférieurs s'arrondissaient en imposants demi-cercles sur les quatre ouvertures rondes du rez-de-chaussée où Sixte IV avait logé la bibliothèque des papes. De ces fenêtres féodales et de ce balcon de château fort que la tour Borgia flanquerait sur un côté, dans la suite, la vue ravie s'étendait sur l'immense cour du Belvédère où les joutes et les carrousels évoluèrent avec tant d'élégance et d'ampleur, jusqu'au jour où le sévère Sixte-Quint arrêta cavaliers et chevaux en jetant, au beau milieu du Belvédère, le *Braccio Nuovo* dont la Bibliothèque et les Musées ont fait depuis leur profit. Ainsi, le pape et son fils bien chez eux, ce fut, pour Alexandre VI à qui la politique des petits États du Milanais, de la Toscane, des Marches, de Parme, de Ferrare, de Venise, de Naples et d'ailleurs donnait tant de besogne, ce fut l'heure de convier en même temps aussi les beaux-arts. Et un artiste, parfaitement inconnu de tout autre que de César et du Pape, fut prié de quitter les hauteurs de Pérouse ou les bas-fonds d'une taverne de Rome, pour installer ses échafaudages au Vatican.




Le château Saint Ange, fortifié par les Borgia

Ce montagnard ombrien, ce jeune artiste à peine connu, nous savons qu'il s'appelait Betti. Son maître?.. En avait-il jamais eu? Tout au plus, avait-il fréquenté, au jeune âge, Pietro Vannucci, de la Città di Pieve, que Sixte IV avait employé aux dix fresques admirables de la Sixtine, avec stipulation de la Chambre Apostolique ou que lesdites fresques commandées le 27 octobre 1481 seraient terminées le 15 mars 1482, ou que le défaillant payerait le dédit avec sa propre personne, mise en gage et en garantie de l'amende fixée à cinquante ducats d'or. L'exécution de ces travaux prodigieux, en moins de cinq mois, avait couvert de gloire, sinon d'or, le maître peintre qu'on n'appelait plus, dans son pays et au dehors, que le Pérugin. Fut-ce la même réputation de virtuosité et de vitesse dont bénéficièrent les autres artistes de Pérouse et qui fit jeter le dévolu des Borgia sur cet obscur Bernardino? Peut-être, à la façon du Pérugin, l'élève avait-il déjà brossé quelque élégante Madone pour Lucrèce Borgia ou pour Julie Farnèse, dans ce palais de Montegiordano où les deux *damigelle* grandissaient, sous l'œil complaisant d'Adrienne Ursina. Les hôtes assidus de ces jeunes femmes avaient-ils présagé, là, le bel avenir qui attendait ce peintre? Ce qu'il y a d'à peu près certain, c'est que l'inconnu appelé à décorer, selon les inventions de son art, l'appartement du pape Borgia, entra, en 1493, dans ces chambres immenses et désespérément carrées; et qu'il les remit, en 1497, entièrement peintes de son pinceau et architecturalement transformées par Torreggiano en cintres et lunettes; sous les voûtes, le stuc jouant la pierre, l'or des reliefs une corbeille d'orfèvre, et l'astragale des guirlandes un printemps éternel.

De ces échafaudages élevés sur la tête même du pape qui, pour si peu, ne suspendait pas ses audiences d'ambassadeurs, de princes et de rois, quelles études *in animâ vili* pour un observateur qui révélerait, sans doute, à l'art une forme nouvelle et léguerait en même temps à l'histoire un nom d'artiste voué à l'immortalité! La grâce idéale des formes avait caractérisé ses nobles devanciers, les Signorolli, les Pérugin, les Botticelli, les Ghirlandajo. Mais n'était-ce pas une grâce trop souvent répétée, presque toujours la même, où le type de l'individu disparaissait pour ne laisser apparaître que la synthèse de la race et le symbolisme hiératique des formes idéales et froides? Pour lui, au contraire, dans cette cour qu'il dominait de ses tréteaux, toute d'élégances exquises et de vicieuses laideurs, quelle école et quelles leçons! Ici, sous son baldaquin d'honneur, c'était Alexandre VI : le plus majestueux des souverains, depuis que l'âge du vieillard et la dignité du pontife ne lui permettaient plus d'être le plus gentilhomme des princes élégants et le plus galant des nobles hidalgos, avec sa haute taille de maître condottier, sa belle tête rase de moine belliqueux, amoureux et dévot à la fois... Là, sur des coussins de Smyrne, reposait Lucrèce, dont la race aristocratique transparaissait sous son joli petit visage blanc, comme une perle des lacs glacés sous le cristal des eaux. Ses membres délicats et frêles pas-


La porte d'entrée du château Saint-Ange.

saient à travers les velours et les soies du pourpoint, à tous les angles ; et ses cheveux, idéalement blonds, tombant par nappes d'or tout autour d'elle, lui servaient du plus riche manteau que princesse eût jamais porté. Quelles tempêtes recélait ce front pur?... Là aussi le blond César, élégant, froid et fin, comme sa dague de Tolède, la seule amie que toujours il voulût à son flanc[1]... D'autres tabourets de famille restaient vides autour du pape, parfois mélancolique et aussitôt consolé par un sourire fascinant de Lucrèce ou une idée géniale de César. Où était Pierluigi, l'aîné des disparus ; et Jean, le bien-aimé duc de Gandie dont le Tibre avait rendu le corps au père inconsolé, sans livrer le secret de sa mort si précoce ? Où étaient pour Lucrèce ses premiers fiancés, ses premiers disparus : Don Chérubin de Centelles, Don Gaspard de Procida, Jean Sforza de Pesaro et, les plus infortunés de tous, Alphonse d'Aragon et le petit duc Rodrigue que Lucrèce lui donna? Où était don Jofrè et dona Sancia ? Où l'*Infante romano*, ce beau petit duc Jean, seigneur de Camerino, le dernier né des Borgia secrets, le plus cruel mystère de cette Orestiade chrétienne ?...

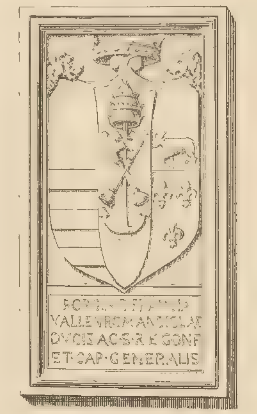


Le fort Saint Ange
(Médaille commémorative).



Le pape Alexandre VI
(Médaille commémorative).

Eh ! qu'importent les disparus, à cette cour où tant de nouveaux venus se présentent? Ce sont les amis et les ennemis ; les amis, plus timides et moins pressés ; les ennemis moins gênés et plus prompts. C'est Djem le muet, le prince Zizim, comme on l'appelle sympathiquement, quand on peut l'entrevoir montant, sur son cheval arabe, par les grands escaliers à *cordonato*, jusque dans les appartements du Vatican que la cruauté de Bajazet son frère ou la bonté du pape son protecteur lui ont désigné, pour sa prison ou son palais. C'est le fidèle et bon Burchard, dont l'aumonière est un encrier qui fera aux Borgia, ses maîtres, la grâce d'autant d'exacts rapports que d'inutiles défenses. C'est Giovanni Boccaccio, à qui sa « grande bouche » ne suffit même plus pour raconter les pires infamies qu'il n'a point vues, aux ducs de Modène et de Ferrare, ses maîtres, qui n'en demandent pas davantage. C'est ce venimeux Infessura dont les Borgia, sacrifiés par lui, ne sentiront les coups qu'au tournant de l'histoire, quand de l'annaliste pervers ne resteront que les pages viles, et du monde méchant que la crédulité facile qui, celle-là, ne demande pas tant de preuves. Et, pour un Bembo respectueux, que d'indécents Sannazar? Que de Paul Jove, pour un Machiavel ! Et les Gonzague, et les Sforza, et les Strozzi, et les d'Este, et les Naples, et les Aragon, tous ces masques d'emprunt qui ne tiennent au front de cette cour féroce que le temps exigé pour la représentation de la pièce qu'on y joue[2]. Et au-dessus de tous ces acteurs dramatiques dont le peintre, là-haut, sur ses échafaudages, peint les figures pour l'avenir qui les y cherchera et l'immortalité qui les



Les armes de César Borgia
(Forteresse de Forlì).

1. — Cf. *l'Épée de César Borgia*, Charles Yriarte ; Paris, Rothschild, 1891.
2. — Vid., *Storia dei Papi dalla fine del Medio Evo*, t. III ; Ludvig Pastor, Trento 1896.

y fixera peut-être, surgit et les domine le buste souverain du vieux pape Alexandre. Y pouvait-il mieux paraître que dans l'attitude du Christ qui le précéda sur l'escalier de Pilate, quand la foule faisait un martyr de celui dont elle avait fait d'abord un roi?

Et c'est devant cette mémoire abhorrée par la légende, mieux encore que par l'histoire, c'est devant cet accusé qu'on n'a pas même entendu se défendre lui-même, qu'un dévot, craignant le feu du ciel, se signe et passe !... Le soir du 27 juin 1500, raconte Burchard, une tempête de vent et de grêle mêlés avait détaché, d'une cheminée de l'étage supérieur à celui des chambres Borgia, un manteau de pierre dont la masse, écrasant la voûte des chambres inférieures, faillit coûter la vie au pape Alexandre, retrouvé pourtant sain et sauf sous les décombres, après l'orage. « Le pape est mort ! le pape est mort ! » criait-on de toute part. Le pape n'avait qu'une déchirure au visage et, tout au plus, un doigt de la main droite endommagé. Ainsi en est-il des coups que porte quelquefois l'histoire[1]. Voilà quatre siècles bientôt que les Borgia restent ensevelis sous l'avalanche des hontes qu'on leur impute, autrement épouvantables qu'une voûte qui croule et qui épargne providentiellement ses hôtes. Plus providentiellement encore aujourd'hui la main d'un pape, successeur de ce pape, déblaye le terrain et ouvre, sans hésiter, les archives secrètes qui vont instruire le procès fait par l'histoire aux Borgia. Quant aux arts, il y a belle heure qu'ils auraient voulu répondre par la voix d'un de ses plus merveilleux artistes, mis au secret avec les Borgia, depuis quatre cents ans.


Le prince Djem, d'après le Pinturicchio.

De ces deux réhabilitations de premier ordre, celle de l'artiste parut la plus légitime aux yeux de Léon XIII, qui y donna aussitôt sa pensée et son cœur. Son argent aussi, il ne l'épargna guère dans le plan de restauration des chambres Borgia qu'il proposa à l'étude d'une commission palatine dont le président fut Mgr le majordome, Auguste Theodoli, secondé par la science et les efforts du célèbre jésuite Tongiorgi et du prince Ph. Lancellotti. Le 25 août de l'année 1884, les conclusions de la Commission palatine, établissant que l'œuvre du Pinturicchio, dans les salles Borgia, n'avait peut-être « rien au monde qui lui fût

1. — *Buchardi Diarium,* III, 65. « Eadem die [29 junii 1500], post horam vesperarum circa vigesimam primam, venit tempus valde turbidum cum magna pluvia et grandissibus grossis, aliquibus grossis ad instar fabarum, et vehementissimo vento, ex cujus impetu cecidit maximum caminum multis cannis tectum super excedens, cujus casus fregit tectum, et cum tecto fregit duas trabes aule superioris Pontificum, et illa omnia simul fregerunt unam trabem aule inferioris Pontificum, in qua Papa sedebat in sede eminenti, supra quam quoddam pallium sive supercelum more consueto erat extensum. In aula superiori, lesit et interfecit tres personas, que simul cum ruina ceciderunt, quarum una adstatim mortua est, alie persone due mortue sunt postea. Cum papa soli erant Rmus D. cardinalis Capuanus et D. Gaspar Poto, cubicularius secretus; qui videntes tempus adeo turbatum et ventum frigidum cum pluvia per fenestras aulam ingredi, de commissione pape iverunt versus duas fenestras, unus ad unam et alius ad aliam, ut eas clauderent; vix erant in fenestris, et ecce ruina; saltarunt in fenestras, in quibus salvati sunt : videntes autem ruinam pontificis sedem circumdedisse acclamarunt illis portam aule predicte custodientibus qui ad portam erant : — *El papa è morto! el papa è morto!* De quo sine mora clamor venit ad Urbem; accesserunt quam primum ad sedem pape, acclamantes : — *Pater sancte!* Papa non respondit, magis igitur timuerunt; approximantes autem se pape reperierunt eum in sede sedentem, non mortuum sed totum attonitum, vulneratum in capite duobus ictibus; ab uno loco pellis erat aperta; in alio loco conquassatio et

supérieur », on décida que ces salles seraient débarrassées des papiers et autres décharges qui les encombraient jusqu'aux voûtes, et qu'elles seraient aussitôt remises entre les mains des restaurateurs. Il fallut, certes, bien des semaines pour en déloger les fonds de bibliothèques qu'y avaient entassés, avec leurs collections léguées ou achetées, le cardinal Maï, le docteur Feliciani, le docteur Bufalini et les académies de Vienne, de Pesth et de Zabagria.

Tant bien que mal désencombrées, les fresques du maître pérousien reparurent enfin, portant aux flancs et jusque sur la face les malheureuses cicatrices que quatre cents ans d'ignorance obstinée leur avaient faites. Fallait-il compter aussi pour rien le vandalisme des reîtres espagnols et de la soldatesque du Connétable, accrochant à ces murs leurs lourdes dagues et leurs éperons tels que des charrues, et allumant au milieu de ces salles un feu de bivouac qui y brûla comme en pleine forêt? Sur ces insultes du temps et de l'histoire, la main d'un maître restaurateur aurait beau jeu à passer, un jour, l'éponge et le pinceau. Mais qui serait ce maître, aussi savant dans l'art oublié des Primitifs que virtuose dans la retouche délicate qui raviverait leurs couleurs endormies? Quel thaumaturge réveillerait Lazare, et quel évocateur Pinturicchio? Vers cette époque, un artiste aussi modeste que vaillant et plus antique que moderne venait de se signaler dans Trévise, pour son pinceau fidèle aux Primitifs, et pour ses créations plus érudites qu'inspirées. Allemand de naissance et de tempérament, le maître Seltz continuait la tradition de ces *Italianisants* aimables qui interprétèrent la vaporeuse esthétique des préraphaélistes avec la technique anguleuse et serrée d'un Dürer. Léon XIII voulut le voir, lui exposer ses projets de restauration à l'honneur de l'immortel Ombrien. Il lui fallait, pour les fresques du Pinturicchio, la science architecturale d'un Winkelmann et l'habileté picturale d'un Overbeck. N'était-il pas, lui, Seitz, du même pays que ces illustres maîtres restaurateurs? Paléographe comme Winkelmann et religieux comme Overbeck, sans doute il mènerait à bonne fin la difficile entreprise que voulait bien lui confier le Souverain Pontife.



La *Portantina* de gala de S. S. Léon XIII.

— ... Voici déjà passés cinq ans en études préliminaires et en premières exécutions, termina Léon XIII en se levant. L'œuvre chemine lentement, mais à pas sûrs. Du courage, Messieurs! J'en aurai pour soutenir le vôtre et espérer, malgré les pesantes années qui s'accumulent sur ma tête, de voir, avant de répondre à l'appel suprême, ces chambres Borgia s'achever et la gloire artistique des pontifes romains s'illustrer plus encore par cette grande page qui manquait, depuis trop longtemps, à leur histoire et que nous tournerons bientôt ensemble. Travaillons!

Sans l'aide de personne, reprenant à travers plâtres et gravats l'enfilée des longues pièces, Léon XIII, qui de sa longue main osseuse bénissait et encourageait les ouvriers inclinés sur son passage, s'achemina vers la porte de sortie. Par les larges fenêtres à meneaux le soleil qui tournait, vers cette heure, à l'angle ouest de la tour Borgia, sembla vouloir pénétrer dans les chambres qu'on eût dit éclairées

tumor et in manu dextera in digitis medio et annulari valde graviter, et etiam parum cum uno clavo in brachio dextro. Extraxerunt eum de sede predicta et duxerunt eum cum suis pedibus ambulantem in cameram proximiorem, ubi positus in sede bassa, adjuvantibus suis domesticis, adhibita sunt remedia opportuna; et nunciatum est ad Urbem cardinalibus et aliis pape periculum aliquod non imminere. Salus autem pape fuit quod trabes illa ultima, que rapta est in medio, habebat in capite clavos extra murum infixos, qui illam partem supra sedem pontificis existentem a capite in muro fortiter tenuerunt, adeo quod trabes ipsa mansit in muro et ejus medium, quod raptum erat, declinavit in terram et factum est pape defensorium, ita quod omnia declinarent ad medium et non versus papam. »





La salle des Archives (Vatican).

jusqu'alors par la blanche sou-
tane du vieil- lard. Dans la
tiède atmos- phère de cette
espèce de ruche close, où le
travail relan- çait les bras
sur les mor- tiers et par
les échafau- dages, la pous-
sière se rele- vant en nappes
ondoyantes donnait à cette
lumière de huis clos une blan-
cheur fluide, pareille au sil-
lage qu'eût laissée derrière
elle la blanche apparition qui
s'éloignait. Et c'étaient aussi,
dans les fres- ques des voû-
tes, les person- nages dorés et
bleus auxquels le Pinturicchio souffla, un jour, la vie et qui se réveillaient tout à coup pour regarder passer, sous la bordure de leurs frises de marbre, ce Pape si audacieusement moderne qui osait les inviter à revivre, après un tel passé de silence, de honte, — d'injustice. Plus expressif que tous les autres gentilshommes de sa cour fastueuse, le pape Borgia sembla aussi retourner, vers le fond de la salle où Léon XIII s'en allait, sa grande tête monacalement rase et son profil superbe de pontife haut en buste, à qui les durs assauts ne firent jamais peur. Qu'adviendrait-il de celui que son auguste successeur sur le trône de Pierre allait proposer à l'histoire, en ouvrant en même temps ces chambres où Alexandre VI avait vécu et ces Archives Vaticanes où ses notaires avaient écrit des pages qui feraient parler encore sa terrible mémoire ?

Et la timide portantine, blottie de peur contre la porte si improvisamment ouverte des Borgia, eut beau frissonner de toutes les crépinettes rouges de ses glaces. Le maître, étant remonté dans sa chaise avec un visage serein et la satisfaction d'une grande réparation décidée, il fallut bien le reconduire dans ses appartements privés où, sur un fauteuil dédoré et devant une table boiteuse, Léon XIII compta, ce jour-là même, un million de francs à la réfection de l'*Appartamento* qu'il ne préparait pas pour lui.

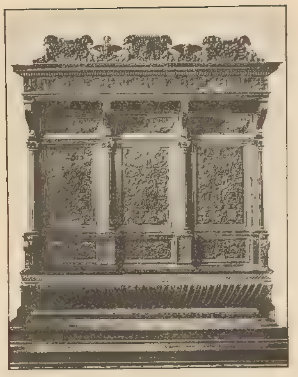


Médaille de Lucrèce Borgia (face).



Un portrait de Lucrèce Borgia.

II



Un banc de *San Pietro*, à Pérouse.

J'avais passé cette après-midi de printemps prématuré dans les *Loggie* ensoleillées du Vatican, aux marbres éblouissants de blancheur. De la Sixtine à la Pinacothèque, j'étais allé revoir les Primitifs, ces vieux amis que nous y préférons et que le Pérugin, le Pinturicchio et Raphaël, — cette triple incarnation de l'Idéal fait Homme, — nous y conservent avec cette admirable *Incoronazione* de Betti et cette *Nativité*, entre autres, que les trois maîtres Ombriens avaient peinte ensemble pour la Spineta de Todi. Ainsi, j'attendais le jour et l'heure de l'audience pontificale, pour laquelle j'avais osé m'inscrire à l'Antichambre de cet autre Primitif miraculeusement vivant dans sa blanche apparence de fantôme laborieux et bénissant, — cette autre incarnation de l'idéale École de Pérouse, — le pape Léon XIII. Dans cette immense cour *San Damaso* que j'avais vue, toute la matinée, si affairée et si retentissante du galop des voitures de cardinaux et d'ambassadeurs accourus là pour y prendre le mot d'ordre souverain par lequel un vieillard, de sa chambre, gouverne encore le monde, j'admirais maintenant le silence imposant du palais tout entier dont l'énorme corniche aérienne, se perdant dans le bleu, ressemble à la proue d'un vaisseau de haut bord cinglant vers les rivages éternels, à travers l'accalmie ou la tempête de la mer dont Rome alentour ébauche l'image temporelle. Ici, autour de cette chambre du pilote en vigie sur le monde, quel calme ! Là, quelles rumeurs de lointains orages auxquels l'oreille du passager ne se prête guère, sans de terribles pressentiments, par ces après-midi sereines et dans cette cour Saint-Damase tout à coup endormie ! Les réflexions furent longues, sans doute, car la nuit était presque arrivée quand je rentrai à l'hôtel où m'attendait le billet d'audience marquant, d'une heure déjà passée, l'entretien que daignait m'accorder Léon XIII.

En me rendant à l'audience, je m'explique les longs jours de préparation qu'elle exige, rien qu'en entrant dans la *Via del Borgo* que mon voiturin vient de prendre, laissant derrière nous le fort Saint-Ange, la vieille Rome et ses dédales infinis. De cette rue, droite comme un cierge, — le cierge des vieilles foules croyantes qui passèrent par ici et usèrent les dalles disjointes où ma *carrozzella* cahote, — vous contemplez d'un seul coup d'œil tout *San Pietro*, sa place en chœur d'église, sa basilique en gigantesque

façade et, plus gigantesque encore, la coupole de Michel-Ange qui vous regarde venir et se recule à mesure par delà les toitures, comme une aïeule trop grande qui ne veut pas effrayer son minuscule enfant. Sur ce fond aux proportions colossales et à l'admirable harmonie, où vont et viennent mille petits êtres humains et autant de fiacres de course semblables à des mouches, une seule personnalité vivante et souveraine se dégage comme un portrait dans son cadre : le Pape. La perspective qui l'encadre ne l'en rend que plus majestueux, et ce ne fut pas trop de huit jours pour préparer mes yeux à la contemplation de cette soutane blanche, arrivée là depuis les âges séculaires de Pierre et y faisant encore, de son deux cent soixante-troisième successeur, la clef de voûte de l'humanité catholique et la plus haute majesté encore debout, intacte, dans notre vieux monde décrépit.



S. S. Léon XIII, par Marquet de Vasselot (1895).

Six heures ont sonné au campanile de *San-Pietro*, avec une gravité de bronze antique à laquelle les plus profondes basses de nos bourdons de cathédrales ne sont pas comparables. A ces coups de battant dont la majesté lourde vous accablerait presque sur cette Place-de-Saint-Pierre, c'est l'heure des siècles qui vous parle, et ce sont les siècles eux-mêmes qui tombent du campanile sur vos épaules et vous font vivre ailleurs, plus loin, plus haut, hors des temps et des âges, presque déjà dans l'éternité.

Maintenant j'ai tout oublié, l'heure énorme qui sonne, les escaliers géants où je monte, les salles immenses que je traverse, les suisses et les monsignors qui glissent comme des ombres coloriées sur les dalles de marbre. Je vois des lampes qui s'allument et qui courent, de pièce en pièce, aux mains des serviteurs pareils à des torchères vivantes, à ces *lampada cursores* dont parle le poète Lucrèce. Ces nombreux flambeaux, allant l'un devant l'autre, semblent vaciller et tout à coup s'éteindre dans le rayonnement d'un dernier salon, — le cabinet de travail du Pape, — qui s'ouvre soudain. Là, sur un fauteuil dédoré, un vieillard long et maigre est assis, qui m'apparaît plus long et plus maigre encore dans l'éblouissement de sa soutane blanche.

— Saint-Père !... balbutiai-je en perdant aussitôt mon assurance d'homme et en me sentant heureux de redevenir petit enfant, les genoux prosternés et les mains suspendues aux plis de cette

soutane bénie qui me rappelait, avec un charme presque familier, la robe de ma mère.

— Venez ! venez !... disait par-dessus l'abat-jour d'une lampe écartée, une voix que je reconnus vite à son timbre profond ; celle-là même que, depuis vingt ans, indéfectiblement, le monde entier a appris à connaître, le souverain dans son palais et le paysan dans sa cabane. Mais je ne voyais du Saint-Père, là-bas, au fond de son petit cabinet, sous sa lampe de travail que supportait une petite table avec un bréviaire et un lorgnon dessus, je ne voyais encore que la soutane blanche qui, par reflets, éclairait toute la chambre. Le petit fauteuil où Léon XIII était assis touchait du dossier la muraille, et j'aperçus le profil sculptural de l'auguste vieillard avant d'en contempler le grand et pur ovale, — sans une ride, — qu'un aimable sourire éclaira aussitôt, pendant que les petits yeux vifs aux couleurs de topaze brunie étincelèrent et que la voix reprit :



La porte du *Cambio*, à Pérouse.

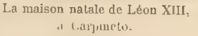
— Ah ! voilà un ami des Pecci !

— Des Pecci de Carpineto, oui, Saint-Père ! Mais je ne suis qu'un enfant pour le père qui siège au Vatican.

Et, ce disant, je pris sa longue main froide dont la marmoréenne transparence donnait encore plus d'éclat à l'énorme émeraude sertie de diamants en couronne, et dont le poids précieux paraissait lourd à ses doigts étonnamment blancs et maigres. Je l'embrassai avec vénération, et, comme elle retenait la mienne avec une étreinte paternellement affectueuse, j'obéis à la direction qu'elle me donnait vers une chaise placée tout au bord de la table où Léon XIII m'invitait à m'asseoir, sans me permettre de m'incliner jusqu'à ses mules pontificales pour le baiser de cérémonie.

— Oui, continua-t-il, vous êtes un ami du Pape, et je veux vous remercier des pages que votre plume a consacrées récemment à ma mère.

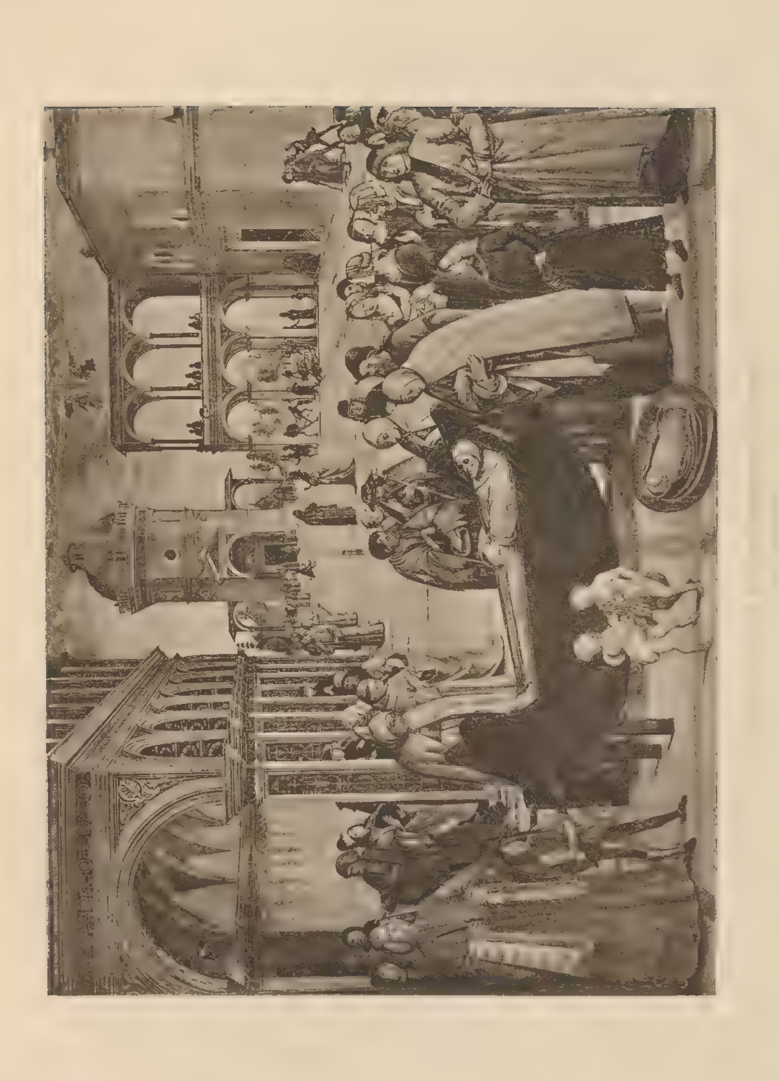
Avec une bienveillance touchante, Léon XIII se plut à prolonger ses réflexions sur un livre dont sa jeunesse avait fait le sujet. Assurément, dans les pages trop touffues de cette *Jeunesse de Léon XIII*[1] d'après la correspondance de famille qui m'avait été communiquée, j'avais essayé de mettre quelque âme à peindre la comtesse Anne Pecci ; cette Romaine bien digne d'être comparée aux Cornélie antiques, puisque, comme la mère des Gracques, celle de Joachim Pecci n'avait fait rien moins que l'admirable éducation du premier des tribuns modernes qui, pour le salut de son siècle, siégerait dans la chaire de Pierre. Et, Léon XIII se complaisant à s'entretenir encore d'un sujet qui le touchait visiblement, j'admirais, assis auprès de lui et mes mains dans les siennes, la douceur de ses petits yeux souverains et ordinairement sévères que l'amour filial venait tout à coup d'éclairer, comme le charmant reflet d'une aurore lointaine.



La maison natale de Léon XIII, à Carpineto.

Elle était si lointaine pour le grand vieillard qui s'y attendrissait, cette jeunesse remontant aux premières années d'un siècle qui maintenant va finir! Et les souvenirs adorés de la terre natale et de la

1. — *La Jeunesse de Léon XIII*, d'après sa correspondance inédite (De Carpineto à Bénévent, 1810-1838) ; Tours, Mame, éditeur, 1897.



mère adorable qui l'y éleva, de jaillir chantants et pressés dans l'étonnante mémoire de Léon XIII, comme les mille et une sources vives des montagnoles idéales du cher Carpineto. La vitre froide était cassée, le diamant fondu à la chaleur des souvenirs; et les douces topazes des deux yeux étonnamment vifs, sous l'arcade profonde et les rares sourcils qui les abritaient, se mirent tout à coup à remplir de clartés blanches ce blanc visage, au corps tout blanc, dans une chambre éblouissante de blancheur.


Le Cardinal Pecci, évêque de Pérouse.

— Et vous vous proposez de continuer votre étude par le *Cardinalat de Léon XIII*[1]? poursuivit le Pape que ce sujet semblait intéresser, comme une distraction d'un instant entre les graves devoirs de la charge pontificale qui, toutefois, ne courbait pas son buste si merveilleusement droit et jeune, du moins me semble-t-il, quand le souverain pontife est assis.

— Oui, Saint-Père! répondis-je résolument. Pourvu, ajoutai-je en souriant, que Dieu prête au scribe longue vie et longue haleine.

— Que dites-vous là? Vous n'êtes encore qu'un jeune homme. Oui, vous vivrez et vous travaillerez. C'est à nous de partir. La journée est finie, et la besogne de l'ouvrier avec elle. Voici déjà venir la nuit: *Ormai è il tramonto!*

En prononçant ces derniers mots avec une mélancolie empreinte d'une inexprimable douceur, Léon XIII leva bien haut la tête vers la fenêtre où la nuit était maintenant tout à fait arrivée. Ensuite, avec un imperceptible effarement de ses yeux doucement voilés, il regarda autour de lui, comme si nous n'eussions pas été seuls dans ce petit cabinet de travail, et comme si la mystérieuse amie dont Léon XIII parlait se fût assise en quelque coin, attendant que l'ouvrier ayant fini sa tâche lui fît signe pour le suprême départ. Un silence pénible accompagna ces paroles sur lesquelles, laissant retomber ses paupières, le Saint-Père se recueillit un instant. Puis, il prit sur ses genoux un mouchoir-foulard à fleurs, qu'il promena d'une main un peu tremblante sur ses lèvres. Et il rouvrit ses yeux humides où le sourire reparut, comme le soleil après la pluie. Je sentais le besoin d'arrêter là, sinon un entretien plein d'élévation et de charme, du moins un sujet dont l'émotion pouvait fatiguer l'auguste vieillard. Cet *ormai è il tramonto*, je l'entendais sonner encore à mes oreilles, comme cette cloche du campanile de Saint-Pierre qui frappait maintenant six heures et demie, sous les fenêtres du Pape. Un jour, ce même timbre profond annoncerait aussi bien à la ville et au monde l'agonie du Pontife régnant et son entrée dans la funèbre compagnie des autres pontifes, ses séculaires prédécesseurs. *Ormai è il tramonto!* .. N'était-ce pas la même plainte du vieillard fatigué, qu'avaient entendue les restaurateurs de l'appartement Borgia, pendant la visite que le maître anxieux avait faite à ses ouvriers en pleins travaux, dans ces chambres célèbres qu'avant d'aller dormir dans la nuit du tombeau Léon XIII, protecteur magnifique des beaux-arts, voulait rendre à la lumière du jour et à


Les frères, les neveux et les nièces du Cardinal Pecci (Carlo Pecci, J. Baptiste Pecci, le cardinal Joachim Pecci. (D'après une photographie de famille, 1866.)

1. — *Le Cardinalat de Léon XIII,* d'après sa correspondance inédite (de Bénévent au Vatican, 1838-1878). En préparation.


Panorama général de Pérouse.

l'admiration des foules ? Ce souvenir me remit en mémoire un nom, cher à l'ancien évêque de Pérouse, et je repris :

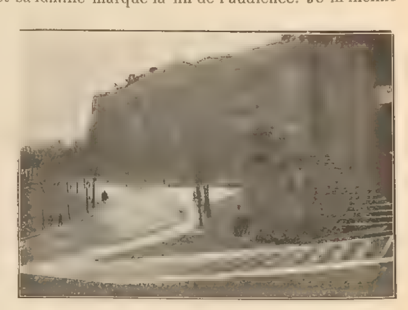
— Saint-Père ! j'ai l'intention de visiter l'Ombrie et d'aller recueillir dans votre premier diocèse, non seulement les souvenirs du cardinal Pecci qui le gouverna trente-deux ans, mais aussi ceux du maître Pinturicchio qui y laissa une glorieuse part de son œuvre.

— Le Pinturicchio : quel nom et quel artiste ! Oui, voilà un voyage que vous devez entreprendre, et une vie qu'il vous faudra écrire. Ce qu'en ont dit Cavalcaselle [1] et Vermiglioli [2] est incomplet. Les Allemands Schmarsow [3] et Crowe [4] n'ajoutent que des nuages sur le grand ciel d'azur de ce peintre et de son art. Qui croira à la rivalité mesquine d'un Pinturicchio et d'un Raphaël ? Et que peut valoir un carton du Sanzio, trouvé à Sienne, pour prouver que les chefs-d'œuvre de la *Libreria* ne sont pas sortis tous du pinceau de Betti ! La vérité est qu'une amitié profonde lia le jeune Raphaël au Pinturicchio déjà mûr, et que celui-ci s'attacha à favoriser l'essor divin de celui-là, comme l'aigle de Jupiter sur lequel Ganymède essayait son premier vol. Qui niera que Raphaël se soit inspiré du Pinturicchio, pour s'élever plus haut encore que son introducteur dans l'espace infini de l'idéal divin où il plane ? S'il est un critique qui en doute, qu'il vienne dans les chambres Borgia que nous restaurons, et il verra tels dessins, tels portraits de contemporains, que le Pinturicchio avait peints le premier et que Raphaël a copiés ensuite pour les transporter dans les Loges. Eh ! que prouvent ces emprunts, sinon l'admiration commune et l'indissoluble amitié que nos deux maîtres ombriens se vouèrent ? Partirez-vous bientôt pour Pérouse ?

— Demain, peut-être, Saint-Père.

— Non ! Demain, nous prononcerons un éloge du Pinturicchio devant le Sacré-Collège, et vous assisterez à cette audience. Ensuite, vous partirez avec un de mes secrétaires, qui vous dirigera dans votre exploration dont l'*Œuvre du Pinturicchio* devra bénéficier, mieux encore que le *Cardinalat de Léon XIII*. Et vous serez de retour à Rome, pour le matin du 6 mars, date où nous inaugurerons les chambres Borgia. Les Pontifes romains ne sont-ils pas, par investiture de l'histoire, les protecteurs en titre des beaux-arts dans cette Ville et dans ce Vatican où les génies de tous les siècles ont, semble-t-il, pris à cœur de laisser leurs plus magnifiques et plus impérissables chefs-d'œuvre ? Allez donc, et revenez bientôt.

Une bénédiction du Saint-Père pour l'écrivain et sa famille marque la fin de l'audience. Je m'incline et je baise avec religion le bord de cette soutane blanche qui m'a donné tant d'émotions, en de si courtes minutes. En me relevant des pieds de Léon XIII, qui me dit de la voix et du geste « Au revoir ! » je remarque une dernière fois sa tête toujours pleine de vie, qui cependant s'incline et reprend, sur une légère courbure des épaules, cette inflexion que


Soubassements de la citadelle de Paul III.

1. — Cavalcaselle, *Raphaël*, 2 vol. Leipsig, 1883-1885.
2. — Vermiglioli, *Memorie di Pinturicchio*. Perugia, 1837.
3. — Schmarsow, *Pinturicchio in Rom*. Stuttgard, 1882.
4. — Crowe, *Geschichte der italinischen malerei*, 4 vol. Leipsig, 1869-1871.

j'avais remarquée sur les portraits du Pape. Au survenant des années, les vieux chênes eux-mêmes se courbent ; et la douce et poétique inclinaison des branches, où le soleil descend avec le jour qui s'en va, n'enlève ni un pouce à leur taille superbe ni le plus humble relief à leur sereine majesté. Comme une ombre blanche s'estompant, Léon XIII se retourne encore pour me bénir ; et le pape blanc disparaît au fond du petit cabinet de travail aux tentures de soie éteinte. Telle un vision de Primitif s'effaçant lentement dans un tableau du Pinturicchio ou du Pérugin, dont je conserverai toute ma vie l'inoubliable image.

Les yeux encore éblouis par la douce splendeur qu'il m'a été donné de contempler dans les grands traits de l'immortel vieillard, je repasse par les vastes salles et les escaliers géants qui m'avaient conduit jusque chez le Saint-Père ; et, comme je suis seul, je m'incline au bord d'une fenêtre pour regarder mourir le jour. Derrière la formidable coupole, en une longue traînée rouge au fond de l'horizon, le soleil est tombé. Et quand je me retrouve aux pieds du Vatican, où la colonnade du Bernin se dessine autour de *San Pietro* et de son dôme, je m'étonne d'entrevoir maintenant si petites ces assises colossales de pierres, si étroits ces espaces d'immenses cirques que suffit à remplir, de l'incomparable grandeur de sa personne et de son caractère souverain, le vieillard blanc, le vicaire visible de ce Dieu invisible qui, à cette heure du soir, allume les étoiles aux quatre bouts de l'horizon.


Autour de Pérouse.

Le lendemain, demi-heure avant midi, les cardinaux et les ambassadeurs présents à Rome se donnaient rendez-vous, avec les prélats de la maison pontificale, dans la Salle du Trône, pour présenter leurs souhaits de *ad multos annos* à S. S. Léon XIII dont un double anniversaire allait permettre de célébrer, au 2 mars, la quatre-vingt-huitième année de sa vie laborieuse et la vingtième de son glorieux pontificat. A la même heure, fidèle à l'invitation dont j'avais été distingué, je traversais la cour *San-Damaso* qui se remplissait de carrosses. Les maîtres en étant descendus, cochers et valets de pied s'accommodaient sur les coussins du siège pour y dormir ou bavarder, le temps que durerait l'audience. Dans la salle Clémentine les gardes-suisses, au port d'arme, faisaient les honneurs militaires aux Éminentissimes en costume de ville qui, tenant d'une main le chapeau noir à cordelière rouge, répondaient de l'autre par un salut de la bague épiscopale au salut de la hallebarde ou de l'épée. A la salle des *Bussolanti*, qui sert de vestiaire, j'avais déposé pardessus et chapeau ; et j'arrivai à l'*Anticamera* pendant que les comtes romains, de service hebdomadaire à la Cour pontificale, prenaient les ordres du secrétaire attaché à la personne privée du Souverain. Mgr A... était dans son cabinet, occupé encore à dépêcher son volumineux courrier, derrière un monceau de papiers où sa fine tête et toute sa personne menue disparaissaient en entier. En me voyant devant sa table de travail, il se leva aussitôt, eut plaisir à me complimenter de mon exactitude et, sans attendre l'expression de ma confusion, il me prit par un bras et me dirigea vers un chambellan en culotte courte et manteau volant à velours noir, sur lequel se rabattait la fraise blanche du plus pur style Henri II :

— Monsieur le comte S..., par ordre du Saint-Père, vous voudrez bien vous faire l'introducteur de notre hôte, jusqu'à la salle d'audience où vous le placerez au plus près du trône pontifical.

Au pas de l'honorable *scalco di Sua Santita*, je pénètre dans la Salle du Trône déjà pleine des heureux invités, admis à déposer leurs hommages aux pieds du Souverain Pontife. Ce sont des cardinaux en manteaux rouges, des prélats en mantellette violette, des ambassadeurs avec les colliers de leurs ordres. Dans le flot diapré que nous traversons avec peine, nous n'entendons que le susurrement léger des conversations qui s'engagent, et le froissement étouffé des soies que nous faisons crier, au passage. Des escabeaux peints de blanc, aux armes du pontife, sont disposés en double longueur de la salle, pour

les cardinaux qui y sont seuls assis, pendant l'audience; le reste de l'assistance restera debout, à l'entour. Au fond, un fauteuil doré est dressé, sur une estrade d'une marche; c'est là que s'assiéra le Pape. A la droite de ce simple trône, jusqu'à le tou- cher presque de la main, le comte S... me place et reste à mes cotés. Midi sonne à la pendule qui repose sur une console dorée de côté, le seul meuble de cette pièce avec une autre table semblable qui lui fait vis-à-vis, de l'autre côté de la salle. Au Vatican, l'heure du Pape est l'heure mi- litaire. Et voici aussitôt le Ma- réchal du Pa- lais qui fend la foule, du côté de l'apparte- ment particu- lier du Saint- Père, et qui s'avance, l'épée tirée, les épe- rons sonnants, entraînant à son pas l'es- corte de ses six gardes-nobles, culottes blan- ches, tunique noire avec le portefeuille d'estafette en sautoir, casque d'acier à elme d'or et crinière flottante, sabre au clair. Six gardes-suisses suivent, escarpins noirs à tirants rouges, culotte-jupe et tunicue flottante dont les bandes jau- nes et noires crèvent sur le fond rouge; ils portent le cas- que à panache blanc en tête, la jugulaire de cuivre au men- ton, au flanc la hallebarde dont le fer formant hache domine l'assemblée. Et c'est de ce carré de soldats aux couleurs vives que sort le Pa- pe brusque ment, pour ga- gner le fauteuil d'un pas ferme, frileusement enveloppé dans sa soutane blanche. Un manteau rouge à double pèle- rine bordée d'un filet d'or, veut recouvrir le blanc vieil- lard que coiffe à peine une ca- lotte blanche posée sur ses cheveux de nei- ge, abondants et rejetés en éventail vers les oreilles; mais ce manteau semble tomber des deux faibles épaules qui le soutiennent à peine et qu'agite encore davantage le pas nerveux et saccadé du vieillard. Un vigoureux jeune homme ne lui serait pas



La salle du Pérugin au *Palazzo Publico* (Pérouse).



La salle du Pinturicchio au *Palazzo Publico* (Pérouse).



comparable, à le voir se diriger, sans le secours d'aucun bras et courant, plutôt qu'il ne marche, vers le trône où il monte et le fauteuil où il s'assied, auguste et vraiment souverain. Là, aussitôt redressant ses épaules, d'un geste haut qui fait glisser le manteau de pourpre le long d'elles, c'est tout son frêle corps de fantôme qui surgit en blancheur éclatante et, par là-dessus, fine et dominatrice la tête qui se relève pour le commandant autoritaire et plein de majesté. Si le diamant froid contenait la chaleur rayonnante d'un astre, c'est au diamant et à l'astre à la fois qu'il faudrait comparer le double jeu de ses yeux de topaze dont le foyer éteint sa flamme, et de leur rayonnée glaciale à laquelle n'échappe aucun sujet de l'assemblée maîtrisée tout à coup. Un foulard de soie blanche repose dans ses mains amaigries, diaphanes ; il le promène par à-coups sur ses lèvres où le souffle écourté paraît défaillir. Les paupières exangues, tantôt s'abaissant et tantôt se relevant sur les yeux du vieillard, complètent à souhait l'effet curieux des deux topazes qui s'avivent et s'éteignent tour à tour, au jeu de ce double éventail.



La porte *Santa Susanna* à Pérouse.

— *Beatissimo Padre !...*

Dans le silence de la salle entière où l'on n'entend plus que la pendule se balançant dans son cartel d'émail et d'or, le cardinal doyen Oreglia di San Stefano s'étant avancé vers le trône pour lire au Pontife l'adresse et les hommages de son Sacré Collège, je reporte, pendant cette lecture, mes yeux et mes observations sur mon modèle souverain. Dans cette première assemblée des princes de l'Église, à chercher la tête la plus haute et le visage le plus auguste où s'incarnerait le plus majestueusement l'autorité du chef et le principe même de la souveraineté, lequel de ces personnages présents, me dis-je, répondrait le mieux à ce concept et à cet idéal : le Pape ? Qui en représenterait ici, par son extérieur même, la plus imposante image ? Malgré la majesté du lieu et la solennité de l'instant, mon œil inquisiteur fouille la foule. Je regarde et je regarde encore, profitant de la place de choix que mon hôte s'est plu à m'accorder ; et je ne peux m'empêcher d'une certaine joie à constater, en observant encore le grand vieillard, que le type d'homme que je cherche pour y individualiser le pontife, il est là, sous mes yeux, tel que le rêve même eût souhaité de l'idéaliser. Un buste long et maigre, où l'on devine un corps de grande et fine taille, se laisse à peine soupçonner dans la soutane étroite et flottante qui l'habille, si un habit peut revêtir un fantôme. Du cou de ce corps de fantôme tombe un cordon et une croix pectorale, qui

devrait fixer celui-ci sur la rangée médiale des boutons : mais cette croix laisse ce cordon s'en aller et flotter presque, de gauche à droite, comme pour indiquer l'élan immaîtrisable de l'âme ardente du vieillard. Car si le corps est d'un jeune homme, ou mieux d'un homme qui n'a plus d'âge, la tête aux cheveux fermes, que coiffe une calotte, accuse, par les profondes rides du visage, la marque de soucis souverains et d'inquiétudes déjà presque séculaires ; mais les épaules, toutes légères et toutes d'aristocratique élégance, n'en semblent nullement alourdies. L'ovale fortement accusé de ce très haut visage ressemble, par la lumière et l'ombre qui s'y jouent mélancoliquement, à une de ces rosaces oblongues de cathédrale où le soleil du matin et du soir paraît toujours ardent, entre les allégresses des aurores et les tristesses des crépuscules. Il y a comme un miroir complet du monde heureux et malheureux, sur ce visage de vieillard dont le front vaste monte en dôme jusqu'aux sérénités mystérieuses du rêve et de la paix célestes, quand le menton allongé semble vouloir percer du côté de la terre les arcanes malsains, qu'il scrute avec la pénétration d'un homme de science travaillant à détruire la chimère moderne. Le caractère saillant et vif des autres traits ne sert qu'à mieux marquer le rêve et la réflexion que ce visage accuse : les yeux petits, qui brillent comme deux étoiles au ciel, comme deux lampes sur la table d'un infatigable savant ; le nez puissant, dont l'arête effilée ne connaît de mesure que dans l'obstacle pénétré et partagé en deux, et dont les larges narines attestent du souffle fort qui les anime ; la bouche aux lèvres minces qui peuvent servir d'ailes à la bénédiction montant à Dieu, ou de fouets à l'anathème descendant vers les hommes ; et, pour achever ce portrait du représentant de la plus vieille et de la plus auguste autorité qui soit au monde, cette double frisure des cheveux qui font l'aïeul si vénérable ; ces cheveux blancs couvrant les tempes, comme les ailes de l'Esprit et de la mystique Colombe ou, plus païennement, comme les ailes de cet oiseau sacré dont les Grecs solennels abritèrent le casque de leur sage Minerve...



La caserne des Gardes-Suisses construite par les Borgia (Palais du Vatican).

L'adresse du cardinal-doyen touche à sa fin. J'ai entendu louer les grandes années du vieillard et les œuvres puissantes dont il a honoré son long pontificat. Léon XIII, recueilli et les yeux clos pendant tout ce discours, relève alors son buste en même temps que ses paupières ; et, face à l'assemblée, inflexible dans la haute ligne de tout son corps redressé pour l'action, le regard droit, la voix profonde, le geste large et cadencé des deux mains à la fois qui n'étreignent plus les bras dorés du trône et qui parfois retomberont sur les genoux, comme alourdies par le poids de l'énorme émeraude enchâssée dans la bague, le Pape parle. Avec une élégance de styliste fait à la forme dantesque et aux périodes savantes que l'harmonie cadence et que la voix martelle, comme de l'or, il dit ses charges de pontife vingtenaire, ses fatigues d'octogénaire vieillard, les efforts du passé, les espérances de l'avenir : « Lourd est le fardeau, et long fut le chemin... » Un frémissement passe sur les épaules diminuées de l'orateur, comme un vent d'orage sur le duvet blanc d'un faible oiseau qui se redresse plus vigoureusement sur la branche qu'il sent encore forte. L'assemblée semble aussi s'agiter sous le souffle qui passe, les soies crient sur les épaules des princes moins surchargées que celles du souverain. Puis, l'immobilité ressaisit l'auditoire attentif aux lentes paroles du vieillard qui semblent en cette solennité, revêtir la forme d'un testament suprême. Il parle de l'unité des Églises qu'il a entreprise et qu'il faudra continuer, au prix des plus extrêmes efforts ; des exigences du siècle nouveau avec lequel il

faut harmoniser, sous un gouvernement condescendant, les sages conquêtes de l'esprit chrétien au cours des siècles passés. L'esprit des républiques devient l'esprit des nationalités modernes ; il convient que l'Église, indifférente aux formes, y prépare prudemment l'éducation des générations nouvelles. Ces mots semblent tomber comme des haches, sur maintes têtes présentes qui sont encore couronnées aux fleurons de l'ancienne monarchie. On sent la gêne d'une partie de l'assemblée, tenant encore à ses boulets et ne bougeant sur place. Mais, à la période nouvelle du discours qui continue, les patients ont compris que l'exécuteur ne les achèvera pas aujourd'hui, et la respiration un instant arrêtée dans les poitrines en laisse échapper un soupir d'aise annonçant que le martyre est fini... Le Pape, qui ne veut rien oublier dans ce testament solennel de son laborieux pontificat, parle à présent des beaux-arts et s'exprime en ces termes :



Le collège des notaires à Pérouse (1444).

« ... *Moins importante, mais non moins utile sous d'autres rapports, a été la tâche assumée par Nous, de restaurer nouvellement les salles Borgia ; salles rendues célèbres par le renom des fresques qu'y peignit le maître Ombrien qui a laissé, particulièrement ici et à Sienne, une si lumineuse trace de son génie. L'Art est lié au Christianisme par des liens indissolubles, ayant trouvé avec la Foi de nouvelles inspirations dans l'Église, et chez les Papes une tutelle généreuse. Folle est la pensée de croire que les libres élans du génie s'accordent mal avec l'immutabilité du dogme. Le Vatican suffit à prouver la réalisation du mariage merveilleux qu'y a contracté la Beauté vraie avec la véritable Religion...* [1] »

Et pendant que, la harangue finie, on commente de groupe en groupe cette dernière nouvelle qui tout à coup rend à la Papauté le lustre glorieux dont les beaux-arts l'avaient auréolée sous les pontificats des Nicolas V, des Sixte IV, des Alexandre VI, des Jules II et des Léon X, voici Léon XIII, encore assis sur son trône, qui se dispose à recevoir d'un visage riant les hommages de ses hôtes, séduits vraiment par une âme si jeune dans un corps si brisé, et étonnés qu'un discours si longuement et si énergiquement prononcé laisse encore l'orateur dispos à de nouvelles fatigues. Avant que les audiences *ad solium* commencent, Léon XIII, à l'œil de qui rien n'échappe, voit le nonagénaire cardinal Melchers que son âge extrême eût pu retenir chez lui et qui, s'étant fait porter par ses domestiques jusqu'à la Salle du Trône, ne peut se lever sur son siège pour achever d'aller au-devant du Pontife.

— C'est à moi de venir vers vous, mon cher Melchers ! dit Léon XIII en s'empressant vers les mains tremblantes et tendues de son vieux cardinal.

— Votre Sainteté n'est-elle pas, en vérité la plus



Le palais du *Capitano del Popolo*, à Pérouse.
(Gasserino d'Antonio et Leone di Matteo, 1472.)

« 1. — La rinnovata testimonianza degli amorevoli sensi vostri Ci richiama il pensiero al giro dei diciannove anni, trascorsi in mezzo alle cure quotidiane del pontificato. Il peso è grave ed il cammino fu lungo. Iddio solo vede e discerne se all'altezza e diuturnita del Ministero abbia debitamente riposto da parte Nostra la fecondità delle opere.

« Cura di minor conto, ma utile per altri rispetti anch'essa, fu il restauro novissimo delle aule Borgia ; aule celebrate dalla fama per i dipinti dell' Umbro artista che tanta orma del suo valore lascio impressa quivi particolarmente e a Siena. L'arte è congiunta per vincoli indissolubili col cristianesimo, perchè nuove ispirazioni ella trovo nella fede, e tutela generosa nella Chiesa e nei Papi. Folle il pensiero che i liberi voli del genio mal si accordino colla immutabilità del dogma. Basta il Vaticano a mostrare in atto il meraviglioso connubio della bellezza vera con la vera religione. »

jeune? interrompt plaisamment le cardinal Parocchi qui n'ose offrir son bras au Pape, pour l'aider à regagner son trône.

Sur ce ton familier, les conversations s'engagent, de pontife élu par d'autres, à cardinal élu par lui. Léon XIII ne peut-il pas dire aujourd'hui à son Sacré-Collège presque entier le mot d'Urbain VIII aux Éminences de sa cour : *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos !* Au ton souvent plaisant des réparties se joignent parfois les attitudes familières ; et le vieux Pape met la plus grande aisance à prendre quelquefois par l'oreille les plus jeunes de ses cardinaux. C'est le père recevant ses enfants :

— ... Et peut-être le curé, au milieu de ses enfants de chœur? insinue gaiement à mon oreille un colonel de la garde.

— En France, en effet, dis-je, la plupart de nos enfants de chœur sont habillés tout de rouge.

Au trône, les audiences continuent. Après les cardinaux, voici les évêques ; après les prélats de la maison pontificale, voici les officiers du corps. Léon XIII, toujours accueillant et toujours infatigable, a un souvenir particulier pour chacun dans sa mémoire merveilleuse. Cependant, de quart en quart, l'horloge de la cour Saint-Damase au timbre sonore annonce au Pape, qui n'y semble pas même prendre garde, que, depuis deux longues heures dejà, il parle et se dépense sans compter. Le majordome veut prendre sur lui d'arrêter les présentations, quand j'entends prononcer mon nom du côté du trône pontifical. Et Léon XIII, avec une affabilité de manières qu'il m'est bien difficile d'exprimer, avance ses grandes mains vers les miennes et m'attire à ses pieds.

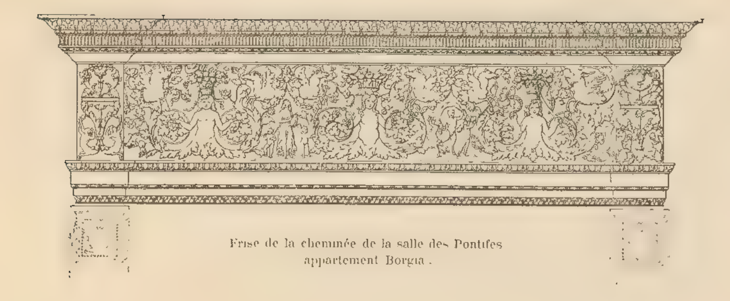
— Eh bien ! cette audience vous a-t-elle intéressée ? Avons-nous fait au Pinturicchio la part d'honneur qu'il méritait ? Et vous partirez, ce soir, pour Pérouse? Faites un bon voyage, et n'oubliez pas la date de l'inauguration prochaine des chambres Borgia. Au revoir!

Les réceptions sont terminées. Encore quelques recommandations de Léon XIII à l'un et à l'autre; et le majordome rejette sur les épaules du Saint-Père le grand manteau de pourpre où son corps délicat disparaît tout entier. Descendant de son trône et bénissant une dernière fois l'assistance, il traverse la salle du même pas assuré qui l'y avait porté. Sa garde, sabre au clair, lui ouvre le passage vers les appartements privés. Nous le voyons s'en aller et disparaître enfin dans l'éloignement des pièces, tremblottant et dansant, comme une flamme toujours vive qui ne veut pas s'éteindre.



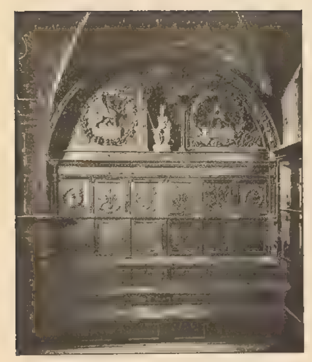
Médaille de Lucrèce Borgia (revers)





Frise de la cheminée de la salle des Pontifes appartement Borgia.

III



Le tribunal du *Cambio* (Tasso, 1467).

Ce matin-là, l'aube naissait sur les collines de l'Ombrie, quand le chef de train annonça : « Foligno ! » le long des voitures où nous dormions, depuis Rome que nous avions quittée, *vià* Pérouse, la veille au soir. Dans la limpide transparence d'un ciel d'opale où les étoiles continuaient à scintiller, comme des veilleuses ardentes qui ne voulaient pas mourir en une aurore si sereine et un paysage si calme, les collines bleuâtres dont l'horizon s'environnait comme un berceau de son rideau commençaient à dessiner devant nos yeux ravis, leurs harmonieuses silhouettes et à laisser surgir çà et là sur leurs flancs, entre des massifs d'oliviers éternellement verts, une couronne de hameaux et de petites villes dont les noms gracieux sont, à eux seuls, un poème. La Grâce elle-même, depuis qu'elle était morte dans les fontaines antiques de l'Hellade, taries par les derniers baisers de l'indiscret Narcisse, n'avait-elle pas trouvé sa renaissance dans cette Ombrie miniaturale, creusée en forme de berceau, depuis les monts Sybillains et le Grand Sasso dont les rideaux géants la protègent contre les vents de l'est, jusqu'aux lacs du Trasimène et de Bolsène qui servent à l'ouest de miroir indéridablement bleu à sa délicate beauté ? A l'andante du train, nous pouvions saluer et toucher presque de la main ces nids alpestres et ces stations du Chemin-de-la-Grâce que, depuis déjà plus de six siècles, l'humanité insatiable de beauté et d'harmonie visite avec amour, contemple avec religion et essaye en vain d'imiter dans ses œuvres rapportées en copies de cet Éden de l'art, de ce deuxième Paradis perdu de l'idéale matière et de l'extatique composition.

Voici donc Foligno, surgissant entre deux plis de ses vertes collines, comme une fleur discrète sur le sillon fécondé par la main de l'invisible semeur. A la voir se cacher entre les premiers vallonnements de la montagne apennine, on dirait d'une fraîche paysanne éternellement jeune qui dissimule sa beauté pour la conserver plus longtemps. A l'orée de la ville, s'élève la statue du précurseur du Pérugin et du Pinturicchio, ce Niccolò di Liberatore qui donna ici même à l'humaine beauté son incarnation première, sans vouloir s'appeler autrement que l'élève, l'*Alunno*, au voisinage d'Assise où François, son maître en idéalisme et en simplicité, n'eut d'autre nom que celui de *Frate*. Et voici, en longeant le Subasio et sur la crête de ce mont, Assise. C'est la première citadelle qu'a bâtie ici-bas la liberté idéale, pour abriter le berceau de l'idéale beauté. Elle élève dans l'azur matinal les contreforts énormes que le Moyen-Age



Vue panoramique d'Assise.

expirant lui donna pour atteindre aux âges plus heureux de l'avenir, sur cette espèce de vaisseau prédestiné dont le couvent des Franciscains silhouette audacieusement la haute proue. Telle, du Giotto au Pinturicchio, la caravane des rêveurs Primitifs, et des idéalistes Renaissants vit la maison de saint François, qui fut pour eux la bonne auberge et pour leur art le maternel berceau ; telle encore nous pouvions la revoir, au passage de l'express, et évoquer devant ses murs d'enceinte, toujours inviolés, la raison de sa force et le secret de sa beauté. La règle monacale du divin *Poverello* n'a-t-elle pas servi de guide au pinceau extatique de tous le maîtres de l'Ombrie ?... Et le train qui fuyait, sans laisser à la pensée le temps d'évoquer d'autres souvenirs avec d'autres noms dans ce jardin suave de l'Ombrie, nous permettait déjà de voir, sur les hauteurs voisines, la maîtresse cité de cette terre mystique et de cet art divin dont elle fut la souveraine, cette Pérouse altière dont les pieds sont chaussés de rochers à la cîme même des Alpes, et dont la tête se couronne des roses de l'aurore et des apothéoses du couchant, à ces hauteurs où les sérénités du ciel descendent, plus tôt que les tempêtes de la terre n'y montent.

La dernière aube n'avait pas achevé de soulever ses voiles autour de l'imposant berceau du maître ombrien, dont nous venions chercher les souvenirs. Par delà les imposants contreforts de la citadelle de Paul III et les autres murs d'enceinte, derrière lesquels Pérouse endormie reposait encore, la lune laissait briller dans les champs de l'espace son fin croissant de diamant ou d'acier qu'elle venait de jeter, comme la serpe d'un moissonneur mystérieux à qui l'outil ne sert de rien quand la fenaison est finie. Depuis quand était rentrée dans les greniers de l'histoire la dernière gerbe, éclose de l'œuvre du Pinturicchio ? Quel espoir sans raison nous poussait à aller glaner quelques fleurs improbablement échappées, après trois siècles, aux regards des concitoyens amoureux d'un peintre qui, à lui seul, eût pu suffire à leur gloire ? Eh ! qu'importait, après tant d'œuvres célèbres, la trouvaille d'une pièce inédite dont la gloire du maître ne s'augmenterait guère ? Mais en allant demander à Pérouse l'air que le Pinturicchio y respira, les coutumes dont il partagea le régime, les maîtres et les camarades qu'il y fit siens, sa vie d'homme et d'artiste à la fois, n'aurions-nous pas la fortune de retrouver çà et là, par les rues, de la porte Sainte-Suzanne où il naquit, à la maison du Pérugin où il commença à peindre, la trace de cette vie si vide d'événements et si pleine d'œuvres ? Et cette reconstitution d'une existence d'homme par le milieu où elle se manifesta, ne nous payerait-elle pas à usure, malgré ses incertitudes, du voyage entrepris et des fatigues risquées au pays où vécurent dans une égale et édifiante harmonie, les aigles dévorants des Oddi et des Baglioni, et les colombes résignées des Pérugin et des Bernardino Betti ?

— Oui, mais dépêchez-vous de monter en voiture ! Vous n'êtes pas encore arrivés à Pérouse.

Le bienveillant Mgr M..., qui avait bien voulu accepter au cours de ce voyage ma compagnie et celle de mon photographe, avait fait descendre à la gare, pour nous recevoir à l'arrivée du train, une de ces voitures, moitié carrosse et moitié diligence, qui tiennent à la fois en Italie du cérémonial de gala et du familier train-train. C'était un véhicule assez large pour recevoir à la fois tous les voyageurs descendus

à la *stazione* grand ouverte au plein air de la campagne, à plusieurs kilomètres de la ville qu'on voyait surplomber tout là-haut, et où il allait falloir grimper par des lacets faisant à cache-cache sous les oliveraies des contours. Le *legno* nous avait engloutis dans la capacité démesurée de son intérieur de voiture pour noces, et nous jetions les yeux, aussi étonnés qu'amusés, sur ces immenses coussins gris de poussière et sur ces espèces de places publiques en voyage où une forte odeur de venaison et d'herbage accusait le passage des chasseurs et des campagnards qui s'y étaient installés avant nous. La portière allait se refermer, abandonnant à nous seuls tout l'espace de ce béant carrosse, quand je risquai par la glace relevée trop précipitamment :



L'abbaye de San Pietro, à Pérouse.

— Vous ne montez, pas Monseigneur?

Nous n'eûmes que le temps de voir son geste large, vers la montagne et vers Pérouse, comme s'il voulait dire : « Je connais la *traverse*, et je serai en ville plus tôt que vous ! » Alors le voiturin fouettant ses deux chevaux, nous partîmes au trot, sous les oliviers et sous les chênes verts qui bordaient à droite et à gauche le chemin montant. Pendant cette ascension matinale qu'égayaient les grelots de l'équipage sur le cou des bêtes et les chansonnées des grillons dans les herbes des talus, nous regardions, entre les premières brumes que le jour naissant blanchissait, l'immensité de la plaine se déroulant au plus profond de l'horizon de l'Ombrie, comme une mer de verdure dont les crêtes écumantes étaient les blanchissantes villas s'espaçant çà et là. Et Pérouse là-haut, sur sa jetée de rochers aériens et de maisons audacieuses les escaladant, semblait servir de phare à cette mer, avec les gaz qui éclairaient encore ses rampes et les étoiles brillant encore en semis de rosaces diamantées, dans son ciel bleu. Dans ce lever d'aurore tendre, des hommes et des femmes, outils en mains et paniers sur la tête, allaient à leurs travaux des champs et passaient dans ce décor de fresque primitive avec les mêmes poses calmes et les mêmes légendaires beautés par lesquelles leurs ancêtres avaient semblablement représenté la Vierge « pleine de grâce » et « le plus doux des Enfants des Hommes ». Jetez aujourd'hui encore sur ces visages graves, d'une beauté plutôt sévère que facile, jetez un voile diaphane que peut plisser le vent et que baignera de partout la lumière; et vous aurez telle *Annonciation* de Memmi, telle *Nativité* du Pérugin, telle *Dame des Compassions*



Le chœur de l'abbaye de San Pietro (Stefano Zambelli, 1535).

brossée par Crivelli ou par Buonfiglio. Voulez-vous des seigneurs de la plus élégante Renaissance, tels que les savent camper dans leurs compositions les Pinturicchio et les Mantegna : échangez ces casaques de laboureurs et ces mantes de pâtres contre les cottes de maille des barons et les collets frisés des favoris des Borgia ou des Gonsague, aux cours du Vatican ou de Mantoue. Les génies de la forme qui aristocratisèrent jadis ce peuple de paysans ont refroidi depuis longtemps la lave ardente dont les ondées ne roulent plus sur notre froide argile humaine ; mais la source de leurs inspirations coule encore à pleins bords aux environs de Pérouse, et il suffit à une paysanne de Monteluce ou de la Pieve del Campo de soulever son *fazzoletto* pour faire apparaître dans son masque idéal la pure Vierge de Vannucci, aux yeux du voyageur étonné. Elle seule aura paru insensible à ses charmes. Car elle marche dans sa beauté, et, regardant ingénument les autres, elle continue à s'ignorer sur la route où, pour la contempler presque à mains jointes, je me retourne encore. Telles, les sources voisines du Clitumne



La porte San Pietro (Agostino Ducci et Polidoro di Stefano).



Le palais des prieurs et le palais épiscopal, à Pérouse.

et de Blandusie, jadis chères aux muses de Virgile et d'Horace, avaient reflété pendant des siècles d'oubli la beauté du ciel bleu, dans le silence de leur miroir tranquille ; et il avait fallu qu'un berger, qu'un poète, le front couronné des liserons et des aches cueillis sur leurs bords, leur révélât la grâce qu'elles ne se



connaissaient pas encore, en se penchant sur elles et en leur donnant, de leurs lèvres ardentes, le baiser qui avait suffi peut-être pour rider leur surface sereine et troubler le repos millénaire de leurs profondes eaux.

O fons Blandusiæ splendidior vitro...

MAINTENANT le *legno* a gravi tout le *Colle di Santa Giuliana*, et nous sortons de la forêt d'oliviers qui tapissent les pentes du *viale*, pour entrer dans la ville, à la satisfaction des bêtes qui se relancent au galop sur les dalles de pierre dont sont pavées les rues de Pérouse, comme un intérieur de cathédrale. Le vent, que nous avions laissé dormir dans la plaine ombrienne, s'éveille ici soudain, comme dans l'antre d'Eolus. Il balaye les grands pavés de la chaussée, avec un scrupule de *scopatore* matinal à qui aurait été confié l'entretien des devants de porte, nets comme l'œil mais un peu froids dans leur propreté de pierre blanche. Par là-dessus, notre voiture aux bois lourds et aux coussins épais n'en roule que mieux; et le vent de tramontane, qui la prend par les derrières de son ample capote de cuir, l'enlève comme une plume jusqu'à la porte de *l'Albergo della Posta* où le voiturin a de la peine à arrêter son équipage. Nous descendons et n'avons pas plutôt donné nos noms que nous sommes introduits, par un large escalier de pierre, où la veilleuse est allumée devant une Madone de la plus pure tradition ombrienne. La chambre démesurée qu'on nous offre pourrait servir de salle au Conseil des Prieurs. Pour ne pas y sentir le vent de la haute montagne qui ébranle les vitres des fenêtres et les pierres mêmes des murs, nous nous blotissons dans nos lits froids pour un léger sommeil de quelques heures... Depuis combien de temps grelottions-nous sous l'épaisseur de planche des raides couvertures, quand la porte s'ouvrit et une voix nous appela, sympathique et forte, dont la chaleur suffisait presque à nous détransir :


Le Corso Vannucci, à Pérouse.


L'évêché de Pérouse.

— Messieurs! je vous annonce le soleil. La journée sera belle.

C'était Mgr M... qui, pour se réchauffer, avait, lui, passé sa matinée à courir la montagne. Le soleil qu'il annonçait inondait, en effet, nos fenêtres. Déjà l'air en était attiédi, et sa transparence merveilleuse nous permettait de voir, par delà les toits dorés, le ciel profondément bleu où la plus pure lumière se jouait, comme sur une grande vitre d'émail antique, comme dans une gigantesque turquoise creuse. Grisés déjà par cet air pur et par cette lumière limpide, en un instant nous rejoignîmes notre cicerone qui, pour un premier coup d'œil sur Pérouse et sa campagne, nous avait donné rendez-vous sur une *loggia* de l'évêché voisin. Pour y arriver, il fallait longer la grande belle *Via Vannucci* qui empruntait son nom au Pérugin, et passer devant une double rangée de palais dont les robes de pierre noire, taillées en élégantes ogives et en créneaux imposants, nous faisaient honte de nos ulsters étriqués et de notre rapetissé modernisme. Quand nous passâmes devant le *Cambio*, — ce chef-d'œuvre de Bourse ancienne que tout l'or de nos Bourses modernes ne suffirait pas à payer, — nous attendîmes un moment, interdits, que les syndics protecteurs des maîtres architectes Bartolommeo di Mattiolo et Lodovico d'Antonibo en sortissent, avec le bonnet rouge coiffant leurs longs cheveux, et la souquenille flottant sur leurs mollets découverts et sur leurs pieds chaussés à la poulaine. Depuis l'année 1452 que cette *Chambre* avait été construite aux changeurs de l'époque et aux prud'hommes de tous les corps de métiers qui y vinrent représenter les intérêts de leurs confréries respectives, pas un clou ne manquait à la porte ouvragée par les trois frères ébé-

nistes Del Tasso. De l'intérieur, où Pérugin avait brossé ses meilleures peintures, nous n'en pouvions rien dire encore, la porte restant fermée qui annonçait si magistralement les œuvres qu'elle renfermait. Deux pas plus loin, c'était le *Palazzo dei Priori* qui terminait la rue avec le cube formidable de ses façades qu'on prendrait pour des murailles de forteresse, si ces trois maîtres tailleurs de pierre Fra Bevignate, Giovannello di Benevento et Jacopo de Servodio n'avaient fleuri ce palais jusqu'aux créneaux, pour servir de couronne aux arts qui siégeraient ici en même temps que la Loi. Et, sous la porte que le griffon de Pérouse protège moins bien que la statue d'un saint de France, — Louis d'Anjou, évêque de Toulouse, — nous attendions paraître un de ces terribles Capitaines de Justice de jadis, un Oddi ou un Baglioni dans les mailles d'acier de leur armure, ceints du cercle de fer des *bravi*, leurs suivants... Et ce fut un attaché au Parquet de Pérouse, dont on nous murmura



Vestibule de l'appartement épiscopal à Pérouse.

tout bas le nom et qui nous fit, à son passage, reculer de honte devant sa redingote boutonnée et nos rêves retardataires.

A*dagio! adagio!*... Doucement! doucement!... nous fait signe de la main, sur la porte de l'évêché qui termine la rue, l'introducteur obligeant qui nous y a précédés et qui plaisante, à sa manière, cette *furia francese* que notre allure un peu lambine ne représente qu'imparfaitement. Dame! on ne monte pas tous les jours à Pérouse. Sur cette excuse, Mgr M... nous fait remarquer qu'il faudra bien monter encore, pour atteindre les anges du Pérugin et la cité idéale du Pinturicchio dont nous n'avons encore traversé que les boulevards inférieurs. Et, d'un pied fait aux ascensions, il s'élança sur l'escalier de l'évêché et nous entraîna à sa suite. A chacune de ces marches en vieille pierre dont le temps ne veut pas achever l'usure, je me disais : « Ici, trente-deux ans durant, le cardinal Pecci monta et descendit! » Je crus même, au coup de l'ancienne cloche qui sonna longuement notre présence à la porte de l'appartement épiscopal, que, celle-ci s'ouvrant, ce serait Mgr Pecci qui nous allait apparaître et nous offrir la bienvenue du prince

et l'hospitalité du père dont il ne sépara jamais, en de pareilles réceptions, le double caractère. Nous pénétrons dans une première antichambre, où des peintures de l'époque pérugínesque continuent à vieillir paisiblement dans leurs cadres en forme de prédelles. Il y a aussi, le long des murs, avec quelques fauteuils à hauts dossiers de chêne, quelques crédences où des bouquets artificiels se défraîchissent sous globe, devant un buste de Pie IX : ils y sèchent, sans doute, depuis le temps que le cardinal Pecci en fit hommage au pape Mastaï dont il n'espérait certes pas hériter, plus tard, à la fois la tiare et les chaînes. Et voici son cabinet de travail, petit, intime, tel qu'il l'a laissé, pour aller habiter les grandes salles du Vatican: la tapisserie à fleurs fanées est la même ; ce sont les mêmes portraits de Léon XII, de Grégoire XVI et de Pie IX, en simples lithographies sous verre ; les mêmes aussi, les chaises péniblement



Le cabinet de travail de l'évêque de Pérouse

rembourrées de crins durs, et le bureau-régence qui tient un des quatre angles de la pièce. Dans cette espèce de cabinet, plutôt campagnard que citadin et moins digne d'un évêché que d'un presbytère, devant ces petites fenêtres ouvrant sur la *Piazza del Duomo* presque toujours déserte et sur la haute quiétude de la montagneuse Pérouse, le cardinal-évêque eut le loisir de méditer sur les événements du siècle qu'il ne dirigeait pas encore et qu'alors il n'espérait pas plus devoir conduire que ce moineau perdu, pépiant aux vitres, ne pourrait croire qu'un jour l'essor de l'aigle lui sera accordé et qu'il s'élèvera plus haut que la tempête soufflant sur l'âge moderne. A ce même bureau, à cette même place où le cardinal Pecci avait tant travaillé, Mgr Gentille Mattei, son successeur sur le siège de Pérouse, était assis. Il s'était aussitôt levé pour nous donner la bienvenue, avec sa main grande ouverte :

— Monseigneur, osai-je lui dire, j'appréhendais ne plus rien voir ici de l'ancienne Pérouse. Mais je me plais à reconnaître que, de tous les vieux maîtres de la classique Ombrie, celui qui a le moins changé, c'est l'évêque.

— Oui, oui, répondit-il, il y a une Pérouse qui est restée la même, depuis les beaux siècles passés qui firent sa gloire. Mais cette Pérouse, il faut la voir de haut. C'est sur les toits que vous irez la chercher, si

vos jambes sont aussi fermes que votre volonté. A Pérouse, Messieurs, il faut toujours monter. En avant donc !

Nous eûmes beau prétexter l'ennui qu'occasionnait notre visite, il fallut obéir sur-le-champ et accompagner Mgr Mattei partout où il nous conduirait. De par une volonté souveraine, n'était-il pas notre hôte ? A sa suite, sans quitter l'évêché et sortant tout au plus des appartements prélatices, nous nous engageâmes dans une espèce de meurtrière audacieusement jetée en un arceau dont le passage n'était permis qu'à un seul homme à la fois. Vers le milieu de cette antique muraille creuse, une fenêtre était ouverte où notre guide nous invita à nous accouder. Nous regardâmes. C'était le vide. Dans le fond, à quarante pieds, la rue passait sous cet arceau géant, digne du nom de *Maesta delle Volte* qui était resté à ce dernier vestige du primitif Hôtel de Ville brûlé deux fois, en 1327 et en 1534, par le feu qu'y alluma la vieille haine des partis guelfes et gibelins. L'arcade qui en est restée sert de pont, par lequel l'évêché communique avec le séminaire. Le séminaire de Pérouse, la prédilection du cardinal Pecci, combien de fois le jour et la nuit le futur Léon XIII ne passa-t-il pas ce pont pour s'y rendre et pour y vivre autant qu'il put la vie de ses petits élèves ? Chemin faisant, ce sont mille histoires charmantes de ces messieurs qui nous accompagnent et qui virent le cardinal Pecci à l'œuvre, les uns alors élèves comme le jeune chanoine Cernicchi, les autres professeurs comme le vieux et toujours humoriste archiprêtre Romitelli. Une fois, dans cette même cellule d'où sort en ce moment la *camerata* pour aller à l'école, c'était un « nouveau » qui pleurait sa maison paternelle : « Eh bien ! je vais aussi pleurer ! » lui avait dit le cardinal en s'asseyant sur le lit du petit ; tel un vrai père que son enfant eût menacé d'abandonner. Une autre fois, le cardinal entrait dans une classe avec les écoliers et, le professeur manquant d'exactitude, avait commencé l'explication de l'auteur latin jusqu'à l'arrivée du maître : « Nous en étions à tel passage ! » se contenta-t-il de dire à celui-ci quand il arriva ; et saluant il repartit. Pendant que les souvenirs de Mgr Pecci volent ici de tous les coins et nous assaillent en essaim d'oiseaux charmants, ce sont aussi d'autres oiseaux, les petits élèves qui vont en classe et qui, voyant dans les couloirs leur évêque et leur père, courent à lui, l'entourent de leurs mains enfantines, cherchent sur sa grande main l'anneau épiscopal, l'embrassent et s'échappent contents. Brr ! brr ! c'est comme une envolée d'oiseaux. Les petites soutanes tapageuses ont replié vers la classe en bon ordre. Les portes se referment. Les corridors sont vides. Et nous voilà tout heureux de cette bouffée d'air respirée en pleine jeunesse, au milieu de ces vieux murs dont les précieuses reliques attestent les temps passés. Çà et là, c'est encore une merveille antique, une colonne



Un faubourg de Pérouse.



La Piazza del Duomo (Vue prise des fenêtres de l'évêché).



XL

qui a perdu son chapiteau dans des constructions supérieures, une voûte tronquée sous laquelle on a cloisonné plusieurs chambres ; car, les oiseaux se multipliant, il a fallu doubler aussi les compartiments de la cage. Nous montons, nous montons encore. Voici enfin le ciel ouvert, un jardin en plein air, une salle de jeu sur la dernière voûte de la *loggia*.

— La dernière création du cardinal Pecci ! ajoute triomphalement Mgr Mattei.



La porte Etrusca, à Pérouse

Nous sommes tout à fait au pays des oiseaux. Mais c'est de cette *loggia* aérienne que Pérouse est belle! Sur l'arête aiguë du mont qu'elle chaperonne, elle s'étend du sud au nord et dessine exactement la forme du dragon ailé qui s'accroupit et veille sur son armorial civique. La queue en est formée, au sud, par la traînée presque rectiligne de la paroisse de *San-Pietro-de-Cassinensi* dont le clocher, en flèche audacieusement grêle au sommet, s'épaissit fortement à la base des voûtes que Pietro Vincioli éleva, en l'an mille ; tant les siècles anciens ont pesé sur ce vieillard de pierre qui conserve, à l'ombre des dix-huit colonnes de marbre et de granit supportant ses trois nefs, le gracieux berceau où Pérugin fit naître son école. De la *Porta San-Pietro*, que la ville jalouse d'un tel joyau d'antiquité a renfermé dans son sein, à la *Porta Eburnea* dont les poivrières flanquent les vieux remparts, le dragon silhouette la courbe postérieure de ses hanches avec les constructions poussées en excroissances parasites, comme des cryptogames contre un chêne, à la place où s'élevait jadis la formidable citadelle de Paul III. Le corps du monstre s'allonge et grimpe ensuite, du quartier *Sant' Ercolano* dont la vieille église boucle en rotonde ce fond de ville, au quartier du *Duomo* et du *Palais Public*. Là siège le centre de Pérouse ; en sorte que, la *Piazza del Municipio* marquant le cœur du dragon, les griffes antérieures du monstre se rejettent par la *Via dei Priori* vers la porte Sainte-Suzanne au nord-ouest, et pa la *Via Buontempi* vers la porte du Soleil au nord-est. Au nord, la *Porta Etrusca* aux colossales arcatures sert de collier à ce même dragon dont la tête presque apocalyptique, changeant de forme, va finir en bec d'aigle entre les hauteurs du San-Marco et du Sperandio, à la pointe extrême de Pérouse que ferment le fort et la porte *Sant'Angelo* aux redoutables barrières. Et tout à l'entour, du sud au nord et de l'est à l'ouest, autant que l'œil en puisse découvrir sur la plaine environnante de l'Ombrie que commande de là-haut Pérouse audacieusement symbolisée par son dragon héraldique, c'est la bordure éternellement verte des oliviers séculaires qui virent passer, sous leurs ombrages, l'éclat farouche des brigades armées de Baglioni et la douceur attirante des frères mendiants de Saint-François, le Moyen Age avec sa prose barbaresque et sa divine poésie, et, plus tard, dans la splendeur de



Mgr Rominelli.

sa palette d'or, la Renaissance souveraine dont les premiers disciples furent des montagnards, nés sur ces cimes.



Mgr Romitelli et son hôte en exploration à Pérouse.

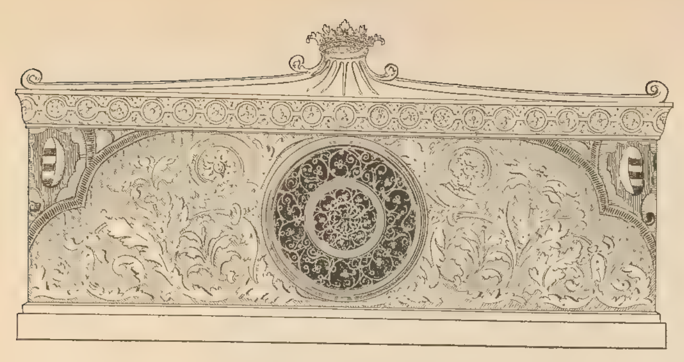
— Voyez-vous d'ici, à votre gauche, au fond de la rue des Preurs, la *Chiesa Nuova* et la *Via Deliziosa?* C'est là que le Pérugin habita, dans une maison que vous visiterez tout à l'heure. Au voisinage de l'Oratoire des Bernardins, vous trouverez aussi la maison de Luca Signorelli et celle de son maître Piero della Francesca. Par là-bas aussi demeurèrent Buonfigli et Fiorenzo di Lorenzo. Enfin vers la *Porta Santa-Suzanna* vous découvrirez le berceau de Bernardino Betti, si dédaigneusement appelé le « Pentrailleur » ou le « Pinturicchio »; et, autour de son atelier, les demeures de ses élèves Bartolomeo Caporali, Eusebio di San Giorgio, Sinibaldo Ibi, le jeune Raphaël Sanzio lui-même.

Le quartier des peintres était trouvé, et tout tracé notre itinérarie. Nous n'avions plus qu'à descendre par les rues escarpées de Pérouse pour aller lever dans ces séculaires maisons, comme des oiseaux dans leurs nids, la bande prestigieuse des maîtres que nous cherchions et qui nous accompagneraient ensuite dans la campagne ombrienne, à Assise, à Spello, à Sienne, jusqu'à Rome. Et, le long du chemin, nous charmerait leur harmonieuse mémoire.....



Armes des Borgia





Un motif de frise de l'appartement Borgia.

IV



Un écusson du *Cambio*, à Pérouse.

La faucille de diamant que la lune avait laissée tomber dans le ciel de Pérouse avait, depuis une semaine, développé l'ampleur de sa lame brillante à couper les blés mûrs dont les derniers épis d'or se tressaient maintenant en couronne, autour d'elle. Heureux aussi de la gerbe abondante que nous avions glanée autour du berceau même des premiers maîtres ombriens, nous étions repartis sur le chemin de Rome, où un pape, grand tenancier des Alexandre VI et des Jules II dans le domaine impérissable des arts, nous allait inviter à la « première » du Pinturicchio restauré par sa munificence. En descendant les pentes douces de l'Ombrie, par les portières de l'express que les étoiles striaient d'or, nous regardions dans le silence de la nuit s'épanouir sereine comme une fleur des jardins infinis, cette lune agrandie qui nous prêtait encore sa clarté à travers les campagnes endormies et préludait, par sa splendeur, à la belle fête qui nous attendait au réveil. Le jour allait venir. Des monts Albains, déjà tout ruisselants d'aurore, le soleil, surgissant dans l'air bleu, nous apparut bientôt entre les arches séculaires de l'aqueduc de Claudius, comme s'il fût sorti de son tombeau. Et dans la plaine immense et grise où Rome s'étendait, comme une fleur fanée par une lumière si matinale et si chaude, la lune finissait par tomber blanche et morte derrière la géante coupole de Saint-Pierre qui se dressait sur la ville éternelle, ainsi qu'un mont sur un mont.

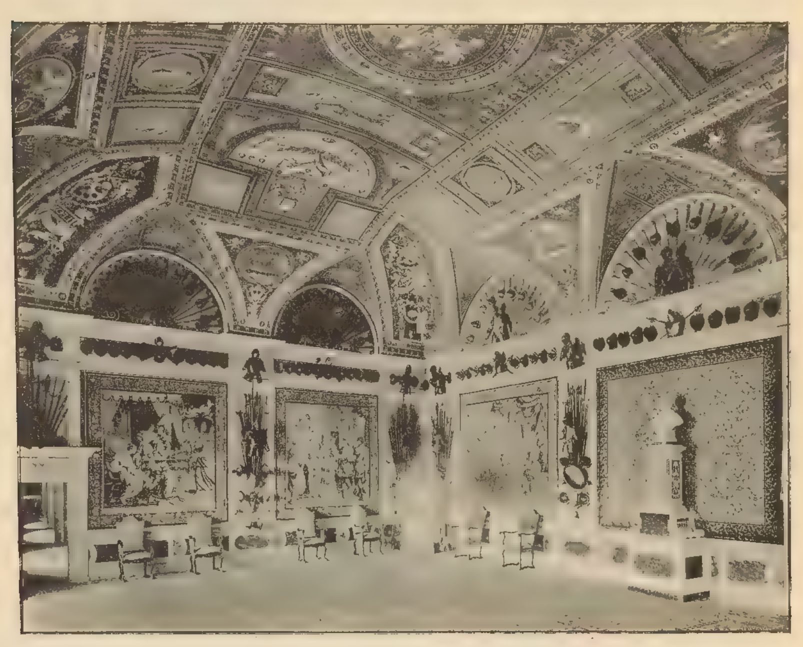
— *Roma, signori !... Roma ! Si ferma !*

C'était la halte à la station finale. Quelques heures plus tard, nous étions de retour au Vatican, et, profitant de la faveur de pénétrer dans les chambres Borgia avant le jour officiel de l'inauguration, nous prenions, sur l'appartement, notes et photographies qui nous serviraient plus tard de commentaire.

Pour une première vue d'ensemble sur les Borgia et leur Cour, nous nous sommes trop attardés peut-être autour de l'œuvre de leur peintre et à la porte de leurs chambres qu'il importe de visiter. Ici l'abondance des documents sera telle, que nous nous bornerons à l'énumération des salles et à leurs trésors artistiques, et que nous réserverons pour la suite de notre étude les impressions esthétiques et les trouvailles d'histoire qui nous attendent là, à chaque pas, à chaque figure peinte, à chaque portrait découvert.

Et d'abord, dès la porte d'entrée de l'appartement, notre œil découvre sur une même ligne droite les

quatre premières chambres. Pour pénétrer dans les deux dernières, il nous faudra gravir quelques marches et tourner de quelques mètres vers la droite où la tour Borgia, qui commence là, s'élargit en carré de château fort. La première salle, appelée la *Salle des Pontifes*, servait de vestibule ou d'*anticamera* à la maison du Pape. C'est à la seconde que commençaient les appartements particuliers du Pontife. On les appelait, pour cet office, les *camere segrete*, et on en comptait trois qui se commandaient l'une à l'autre et que, d'après les fresques peintes dans chacune d'elles, on appelait : la *Salle des Mystères*, la *Salle des Saints* et la *Salle des Arts Libéraux*. Par celle-ci, dans le fond, on accédait à une chambre de recul, qui



La Salle des Pontifes et perspective des autres salles de l'appartement Borgia.

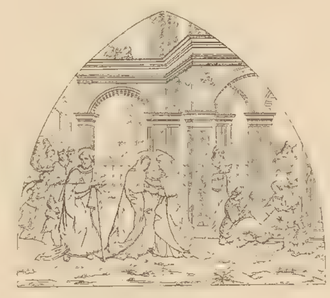
servait à Alexandre VI de chambre à coucher, où il mourut. Les deux dernières salles, qui se prolongent dans la tour Borgia et qui portent les noms de *Salle du Credo* et de *Salle des Sibylles*, servirent apparemment, avec deux autres pièces qu'on trouve encore dans la tour, aux familles du Pape et à ses gardes-nobles. De ces huit pièces, on n'en a retenu que six où les beaux-arts ont laissé trace de leur passage, à des degrés différents[1].

La *Salle des Pontifes*, par où l'appartement débute, ne mesure pas moins de 220 mètres carrés de superficie. Cette pièce, la plus vaste, est aussi celle qui a souffert les plus injurieux assauts du temps. Les meilleurs feux de garde que les soldats du Connétable de Bourbon allumèrent dans Rome, pendant un

1. Cf. *Gli Affreschi del Pinturicchio nell' Appartemento Borgia.* Commentaire de Fr. Ehrle et H. Stevenson, Rome Danesi, 1897.


SIBILLA
PERSICA
GERMEN VIR
GINIS ERIT SA
LUS GENTIU3

siège mémorable, ne semblèrent pas avoir trouvé de place plus appropriée qu'en cette salle. Les premières peintures de la voûte, que la tradition veut attribuer à Giotto, se ressentirent de la fumée des bivouacs, au point d'en être entièrement obscurcies. La même tradition veut que le Pinturicchio y ait repeint une histoire des papes ; mais les couches énormes du salpêtre qui en a dévoré les sujets, peints jadis dans l'or et l'azur, n'en laissent subsister aujourd'hui que les inscriptions des lunettes supérieures. Ainsi peut-on savoir, par ces devises, qu'à tel endroit de ces frises, remplacées aujourd'hui par des tapisseries, l'artiste avait représenté le sacre de Charlemagne par Léon III, en l'an 800; qu'à tel autre il avait brossé les murs du Borgo que Léon VI éleva autour de la Cité Léonine, après la défaite des Sarrasins. La partie la mieux conservée est la voûte que, dans la suite, Léon X confia aux pinceaux de Perin del Vaga et de Jean d'Udine. Ces deux maîtres de la peinture d'ornement et des *grottesche* y ont laissé, dans une infinité de petits cadres clairs, un amalgame anodin des Signes du Zodiaque aussi peu mouvementés que l'était le système planétaire avant les découvertes de Galilée. Au centre de la voûte, quatre Victoires aptères essayent de s'envoler avec un essor lourd qui ne vaut pas en mouvement celui du cygne au col goulu, ou du bélier capricolant au voisinage. Cette salle, de toutes la plus étendue, que les « grottesques » de la voûte ne suffisent pas à rendre intéressante, ne nous arrêterait guère si le carrelage éblouissant, en majoliques renouvelées de l'antique, ne nous signalait ici, avec le nom de M. Giovanni Tesorone, celui du restaurateur le plus digne d'éloges pour une trouvaille d'art à peu près inespérée et un succès qui, de salle en salle, ira s'affirmant davantage. Ici c'est dans une prairie émaillée de pâquerettes blanches, de pimpons d'or et d'herbes tendres, que vous marchez ; et rien n'est plus agréable à voir que ces printanières couleurs, inondées de la lumière éblouissante qui tombe de ces voûtes solaires sur ce tapis transparent de clarté où, comme dans les limbes peints à la palette de Virgile, va pousser l'asphodèle. Seul un classique et un imaginatif mêlés, de la complexité du maître Tesorone, pouvait raviver ces couleurs aux fours éteints et à jamais perdus, croyait-on, des Cosmas et des trois Robbia. La céramique moderne apprend aujourd'hui le nom d'un trouvère nouveau, émule et rival des maîtres anciens en cet art : elle ne l'oubliera pas.



La Visitation (Salle des Mystères).



Mars (Salle des Pontifes).

Les tapis de verdure que nous frôlions dans la première *Salle des Pontifes* s'arrêtent brusquement au seuil de la salle suivante, comme ferait un pré au bord d'un lac. Ici les tons brunissent; le tendre vert devient un bleu profond. N'entrons-nous pas dans la *Salle des Mystères* où tout doit s'éteindre et se taire, pour ne voir et n'écouter que d'incomparables fresques ? Dans cette salle, la plus complète peut-être, le Pinturicchio inaugure une épopée chrétienne qu'il nous raconte en huit sujets. C'est la Vierge naissant, blanche comme le lys de Gessé que chanta le prophète et que, sous l'escalier, chante le chœur des fileuses filant sur leurs quenouilles le manteau qu'ont les lys et dont Salomon n'a pas eu le pareil. — C'est l'Annoncia-

tion avec l'Ange et la Vierge se mirant face à face encore dans un lys, le plus fidèle miroir de leur beauté. — C'est la Nativité du Christ, l'enfant engendré de ce lys et la première fleur de divinité que l'humanité fit éclore. — Ce sont les Rois qui viennent reconnaître le Maître, entre le bœuf et l'âne, à la souveraine douceur d'un Enfant ; et, dans le groupe des monarques pieux, nous ne sommes pas loin de reconnaître, à son bonnet original et aux fleurs de lys qui le couronnent, le roi de France Louis XI en personne. — Et puis, c'est la Résurrection, avec le pape Alexandre à genoux, comme les vrais grands de ce monde, devant le Christ qui échappe aux ignominies de la terre et qui instruit son vicaire en lui montrant comme on s'élève parfois sur les tombeaux. — Et puis, l'Ascension ; et puis, l'Assomption ; encore et encore des survivances glorieuses que le pape Borgia regarde, les mains jointes et peut-être aussi blanches de crimes que de carnation, le visage radieux et serein comme il convient à ceux qui relèvent d'un autre tribunal que de celui des hommes... Dans cette chambre où de si grandes fresques devaient tenir tant de place, on n'introduisit probablement jamais aucun meuble ; et ce sont des buffets peints sur les murailles, qui en constituent encore l'ornement rare et sévère.



La Nativité (Salle des Mystères).



L'Adoration des Mages (Salle des Mystères).

La troisième pièce est la *Salle des Saints*. Sacrifiant aux faiblesses d'un père trop indulgent peut-être pour ses enfants, le peintre d'Alexandre VI semble avoir accumulé sous cette voûte les plus riches trésors de son art. La fresque principale est celle dont Lucrèce Borgia compose, à elle seule, le charme incomparable sous le symbole de sainte Catherine comparaissant devant l'empereur Maxence pour se justifier. Et ce charme n'est fait que de douceur, comme cette beauté fragile n'est faite que de grâce enfantine. Quand donc cette frivole libellule prendra-t-elle corps, et quand l'enfant qui comparaît devant nous sera-t-il cette femme que l'histoire a citée à sa barre sous des traits monstrueux que son peintre fidèle, l'incorruptible Pinturicchio, lui refuse obstinément ? D'autres portraits l'environnent, et nous reconnaissons sans peine son accusateur qui serait mieux son accusé, sous les traits de César Borgia usurpant sans pudeur le siège de Maxence et posant à la prévenue des questions auxquelles, seul, il peut répondre. Où est Gaspard de Procida ?... Où est Sforza de Pesaro ?... Où est Alphonse d'Aragon ?... Le sait-il, lui, qui n'ignore pas où est le duc de Gandie et où sont les invités du bal funèbre de Sinigaglia ? Elle, innocente, compte sur ses trois premiers doigts le nom des trois infortunés maris qui ne fixèrent pas son triste sort. Peut-être le quatrième consolidera-t-il l'anneau tremblant qui danse aux doigts de la victime, avec une goutte de sang en rubis que



La Rhétorique (Salle des Arts Libéraux).


SIBILLA
CIMERIA
DEI FILIVS IN
CARNE VENIET
VT IVDICETOR



Plafond de la Salle des Pontifes.

cet anneau avait serti déjà trois fois autour de son chaton funeste... Et l'assemblée silencieuse attend la sentence du juge indigne, avec une mélancolie que ne surpasse pas celle du prince Djem si haut dans sa tristesse, sur ce cheval du désert qui n'emportera plus son maître là-bas, loin de ces hontes, au pur soleil de la liberté. On veut se soustraire à ces impressions navrantes, se détacher de cette fresque accusatrice pour regarder celles qui l'accompagnent, dans la même salle : la visite de saint Antoine abbé à saint Paul ermite, le martyre de saint Sébastien, celui de sainte Barbara, autant d'idylles dont la touchante piété n'a d'égale que la grâce naïve avec laquelle l'artiste les exprima. L'œil fasciné revient encore et surtout à Catherine la sainte qui, se confiant à l'avenir, attend en paix la sentence que les calomniateurs de Lucrèce, silencieuse et accusée, rendront un jour, aux partisans de Lucrèce entendue et reconnue innocente. Le théologien pieux de la salle précédente se présente, dans celle-ci, en historien troublant ; et la plume saura bientôt peut-être rendre au pinceau du premier avocat de Lucrèce l'hommage qui lui sied.

Après avoir jeté un coup d'œil ravi sur la décoration des parois qu'Alexandre VI avait confiées au Pérugin et que Léon XIII a fait revivre sous l'habile pinceau du maître Fringuelli, après avoir encore remarqué dans cette *Salle des Saints* les boiseries qui les entourent et que le pape Sixte IV avait commandées pour sa bibliothèque au sculpteur Jean des Dolci, nous passons dans la salle dite des *Arts Libéraux*. La cheminée du milieu, due au dessin de Sansovino et au ciseau de Simone Mosca, est, sans doute, un des plus purs morceaux que laissa en marbres de ce genre le XVIe siècle. Mais, là encore, que regarder après les peintures symboliques des sciences où le théologien et l'historien que fut précédemment Pinturicchio, se métamorphose en poète de l'idéal aux créations sans rivales? Sous ces ogives aux courbes adorables, où le bœuf des Borgia promène de frise en frise sa corpulence et sa majesté, l'artiste a suspendu pour l'éternelle admiration des âges les créations les plus divines de la réalité matérielle. C'est l'*Arithmétique* portant, avec une tristesse inénarrable, la table des chiffres par lesquels les jours de l'homme et la fragilité des choses contingentes sont comptés. C'est la *Géométrie*, jouant du triangle, comme d'un éventail ; et sa grâce est si parfaite que Bramante, facilement reconnaissable à la calvitie précoce de son front, brise de désespoir son lourd compas aux pieds de son invincible souveraine. C'est la *Musique* préludant, avec son violon, au concert qu'ordonnent autour d'elle, jusqu'à leur dernier souffle harmonieux, ses insatiables amants. Et combien d'autres créations idéales par lesquelles le *Trivium* et le *Quadrivium* des Sciences abstraites auront trouvé, dans ces fresques indescriptibles, leur plus inénarrable création! Et le concert de ces Grâces savantes finit, avec la *Rhétorique :* une beauté plus fascinante que ses autres compagnes et qui, voulant personnifier ironiquement l'*ore rotondo* de l'éloquence cicéronienne, tient d'une main une boule au bout d'un fil, et de l'autre une épée qui tranchera ce fil tôt ou tard, comme l'exemple le plus typique de la plus magnifique vanité de ce monde.



La Géométrie (Salle des Arts Libéraux).

La leçon est instructive et nous la retiendrons. Aussi bien, qu'aurions-nous à voir encore, dans la *Salle du Credo* et dans la *Salle des Sibylles* où le Pinturicchio n'a pas accompagné Benedetto Buonfigli à qui il confia l'exécution de ses dessins. Le maître n'avait-il pas assez travaillé pour l'immortalité, dans les salles précédentes, et le repos si mérité n'allait-il pas fermer en croix ses deux bras sur son cœur et arrêter sa vie, à l'heure où d'autres comptent sur la leur pour de longs jours encore et pour l'œuvre qui restera? La sienne devait finir en moins de cinquante-neuf ans, et une vie si courte n'aurait rien à envier aux plus longues. Le dernier pontife du Moyen Age lui avait livré ses chambres pontificales et ses trésors souverains, pour y faire naître et y doter la Renaissance, cette vraie fille dont le pape Borgia était vraiment le père. La plus fastueuse des cours avait posé devant l'artiste, pour les portraits les plus reconnaissables



de femmes adorables et d'hommes magnifiques. A la suite des princes et des rois que ce peintre heureux avait comptés à son service, Machiavel arrêtait la plume qui écrirait plus tard *Du Prince*, et Bramante le compas qui mesurerait *San Pietro ;* et, perdues dans la foule, les autres célébrités du temps qui faisaient à l'artiste son cortège de modèles. Jusqu'à Raphaël même qui, quelques années plus tard, montant aux *Chambres* de Jules II, s'arrêtera dans les *Chambres* d'Alexandre VI et emportera du Pinturicchio une impression si souveraine que, sans y prendre garde, les créations de l'un serviront de copie aux créations de l'autre. Regardez le Bramante de l'*École d'Athènes* et le Bramante de la fresque des *Arts Libéraux*, et niez que le Pinturicchio ne fut pas l'inspirateur de Raphaël...

PAR l'escalier à *cordonato* où les mules des cardinaux montaient jadis à l'aise, chez le Pape, et où le cheval blanc du prince Djem promena tant de fois et avec une si noble élégance son prisonnier mélancolique, nous étions descendus, midi sonnant, dans les soubassements de l'appartement Borgia. Dans une vaste salle, qui avait dû servir de corps de garde aux soldats de la maison pontificale et où les armes d'Alexandre VI règnent encore en clef de voûte, le jour entrait par une meurtrière béante, et le soleil s'étalait gaiement sur la longueur de deux mètres de table qu'on avait disposée, pour nous, dans l'épaisseur des deux mètres de muraille massive où cette meurtrière s'ouvrait.



Apollon. Salle des Pontifes.

— Vous êtes dans la tour des Borgia, sous l'appartement que vous venez de visiter. Et vous allez partager le repas des maîtres et des ouvriers, dans cette espèce de restaurant improvisé sous les chantiers auquel nous avons donné le nom pittoresque de *Grottino*. Là, sans façon, asseyez-vous à notre petit déjeuner!

Le galant homme de qui vient une invitation si cordiale n'est autre que le professeur Tesorone lui-même. Il veut que notre visite à l'*Appartamento* qu'il repave soit terminée ici par un cordial déjeuner. C'est dans cet imposant sous-sol des gardes-du-corps des Borgia que, entre le *zabaglione* et le *caffè*, le distingué directeur de l'Institut technique de Naples veut nous faire encore part de quelques souvenirs personnels et nous permettre de terminer, comme nous avions commencé, dans l'intimité même du Pape Léon XIII, cette *Introduction* à la vie et à l'œuvre de Pinturicchio que nous entreprendrons de raconter dans les pages suivantes, sous les auspices d'un grand pontife à qui un grand peintre doit sa résurrection inespérée et sa souveraine restauration.

C'était un dimanche, le 4 juillet 1895. Les cinq heures d'après-midi venaient de sonner à l'horloge de la cour Saint-Damase. Les salles Borgia, où était suspendu pour un jour le travail qui n'y chômait guère depuis plusieurs années déjà, étaient, tant bien que mal, préparées à recevoir la visite du Pape. On venait d'ouvrir les portes. Encore que, çà et là, traînassent les pièces à conviction des peintres, des maçons, des menuisiers, des marbriers, néanmoins ces chambres historiques semblaient ressusciter tout à coup à la vie et au cérémonial des Pontifes romains, après quatre siècles de mort. A travers les vitraux blancs des larges fenêtres de marbre qui donnent sur la vaste cour du Belvédère et d'où, jadis, tombaient les tapisseries d'or pour Alexandre VI et sa suite qui venaient s'y accouder pour assister de là aux carrousels brillants et aux joutes fastueuses, on sentait flotter alentour la tiède ondulation d'une après-midi d'été. Au loin, Rome se reposait, lasse et sans voix. Des hauteurs du Vatican, un silence majes-

tueux et presque lourd tombait sur ces murs séculaires. Telle l'ombre du soir, sur les montagnes...

Nous étions quelques-uns seulement dans les salles Borgia, à attendre l'arrivée du Pontife : Monseigneur le Majordome Della Volpe, le comte Vespignani, les commandeurs Seitz et Galli, les professeurs Sneider et Fringuelli. A cinq heures un quart, on signale l'arrivée de la Cour. Presque aussitôt, nous entendîmes les pas cadencés des Gardes-Suisses se profilant dans le lointain des premières Loges de Jean d'Udine. Ils avançaient de front, par quatre, la hallebarde au flanc, le casque à panaches blancs sur la tête. Derrière eux venaient les Gardes-Nobles au port princier. Et puis, les familiers, au mantelet rouge et damasquiné aux armes du Pontife, au justaucorps de velours rouge et frappé aux mêmes armes, aux culottes gonflantes et se fermant au genou sur des bas rouges aux soies éblouissantes. Ils portaient à six la chaise du Souverain, à pas cadencés, comme en retenant le souffle. D'autres Gardes-Nobles et d'autres Gardes-Suisses fermaient ce court et imposant cortège, avec le scintillement de leurs sabres au clair, de leurs casques d'acier et de leurs jugulaires d'or.



Mercure (Salle des Pontifes).

Toute la suite ayant pénétré dans la première *Salle des Pontifes,* la lourde porte d'entrée se ferma et le Vatican retomba dans son majestueux silence. Face à nous, les Nobles et les Suisses se développèrent de front et présentèrent les armes, tandis que les familiers déposaient doucement à terre la portantine tapissée de soie rouge et passementée d'or dans laquelle était assis, tout blanc et toujours bénissant, le grand vieillard. Le Majordome s'avança vers la chaise à porteurs, et deux prélats en manteaux violets firent une inclination à la garde papale, qui rompit les rangs. Alors Léon XIII apparut, souriant dans l'ivoriale blancheur de son visage où les yeux, vifs étonnamment, rivalisaient en éclat avec les diamants de la croix pectorale constellant la blancheur de la soutane immaculée. Il promena un long regard perçant autour des salles et dit, encore assis dans sa chaise à porteurs et en accompagnant ses paroles graves et lentes avec le geste large qu'on lui sait :

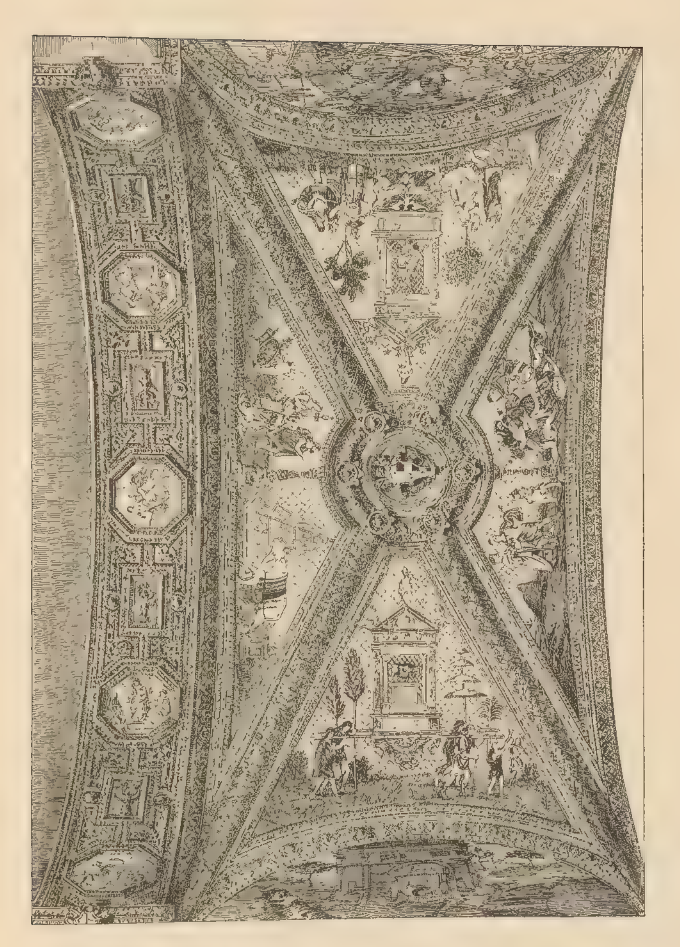
— Nous voici donc dans ces chambres célèbres que nous voulons voir revenir à leur ancienne et éclatante splendeur.



Jupiter (Salle des Pontifes).

Il souleva ses mains, longues et presque diaphanes de blancheur. Par petits coups tremblants mais vigoureux, il plaça sur son nez les lorgnons d'or. Alors, il releva toute sa personne, d'un mouvement plein d'énergie et, évitant comme par distraction le bras que lui offrait son Majordome, il vint vers nous d'un pas ferme et résolu. J'avais fait placer mes essais de carrelage dans la quatrième salle, appelée la *Salle des Arts Libéraux.* Il fallait donc, pour les voir, que Léon XIII parcourût l'appartement Borgia presque en entier. Passant de chambre en chambre et offrant bienveillamment sa main aux





Plafond de la Salle des Mystères. La legende d'Isis et d'Osiris.

artistes, « à ses chers artistes, » comme il les appelait et qui s'inclinaient devant lui, il voulut bien me reconnaître dans le nombre. Se retournant vers moi, sans attendre que Monseigneur le Majordome eût le temps de me présenter au Pontife :

— Ah! vous êtes là? me dit-il, pendant que je posais mes lèvres sur la grosse émeraude, sertie de diamants, qui constellait son anneau pastoral et dont sa main si maigre paraissait alourdie. Vous êtes là, Tesorone! Je viens ici voir vos essais de carrelage, et vous savez que je les attendais avec impatience. Vous, Vespignani, — continua-t-il, — et vous, Seitz, les avez-vous déjà vus? Que vous en semble? Sont-ils dignes de l'entreprise?



Saint Paul et saint Antoine (Salle des Saints).

Cependant le Pape arrivait à la seconde salle, arrêtant son regard sur les voûtes superbes et sur les parois où un pinceau savant avait cherché à raviver les vieilles fresques éteintes, il parut se courber de fatigue sur le côté droit. Cependant, refusant encore tout appui, il continua l'examen des peintures, à petits pas tout au plus comptés; ici, louant les retouches; là, glorifiant l'œuvre magnifique de Pinturicchio :

— Ce serait pour le Saint-Siège une honte, dit-il, que de voir plus longtemps abandonnées ces Chambres, qui rivalisent en beauté avec celles de Raphaël. Quiconque cultive les arts, quiconque est amateur du beau, prendra plus tard rendez-vous dans ces salles comme dans une école. Et l'étranger aura encore à admirer le faîte où atteignirent les premiers maîtres de notre art italien, ajouta-t-il avec un fin sourire.

Nous faisions cercle autour de lui. De mon bras, je frôlais sa soutane. Chemin faisant, nous évoquions les œuvres laissées par Pinturicchio à Sienne, à Spello, à Rome même où la Sixtine, l'*Ara Cœli* et Sainte-Marie-du-Peuple en conservent; mais elles sont toutes dépassées par celles des Borgia, pour l'harmonie décorative des parties et de l'ensemble. Ainsi devisant, nous étions arrivés à la quatrième salle. On avait disposé, devant mes essais de carrelage, un grand fauteuil aux hautes boiseries dorées, tapissé de velours rouge. Le Pape s'y assit et regarda d'un trait la voûte, les parois et les majoliques des pavés, comme pour en surprendre l'égale harmonie des couleurs répondant, par l'uniformité des tons, à l'unité de l'ensemble. De mon côté, sur son auguste personne et sur son entourage, je complétais l'étude de ces mêmes couleurs que ces salles devaient faire chanter en une si parfaite harmonie. Sous ces voûtes sévères, où le bleu avait pris la valeur vitrée et éteinte d'un antique collier phénicien, où le vert s'était diapré, où s'était bronzée la dorure, la blanche soutane du Pape jetait une note à la fois douce et vive qu'accentuaient davantage le rouge intense du manteau dont il était revêtu et l'or rayonnant des joyaux qui le paraient. Faites chanter encore sur cette gamme, en accompagnement, le bariolage des Gardes-Suisses audacieusement costumés par Raphaël, et le scintillement des autres armes et des autres costumes dont la Maison Pontificale est habillée; et vous aurez la raison de la sobriété des fresques répondant à la richesse des soutanes, et réalisant vraiment dans ces chambres la plus



La Vierge et les Apôtres (Salle des Saints).



magnifique harmonie dont la blanche personne du Pape est le centre unique et toute la raison.

— Cet essai de majoliques me semble définitif, dit-il. Il répond heureusement à la coloration des voûtes. Pourtant la partie du milieu ne serait-elle pas un peu trop assombrie ?

J'osai répondre que ces petits losanges étaient semblables aux anciens que nous avions pu retrouver dans les chambres. Ces derniers figuraient, encastrés dans la muraille, pour servir précisément de *campioni* ou de point de repaire à la comparaison. Léon XIII eut, sur ses épaules, comme un soubresaut de légère impatience :


L'Arithmétique (Salle des Arts Libéraux).

— Ce n'est pas là une raison suffisante pour me persuader. Je crois plutôt que ce sont les voûtes qui doivent expliquer les tons rembrunis du carrelage des pavés, tant elles se sont obscurcies avec les siècles. L'important est que l'harmonie résulte, aujourd'hui comme autrefois, de l'ensemble.

Il continua à observer telle chose et telle autre, et à discuter pied à pied nos réponses. Je ne dissimulerai pas l'étonnement que je ressentais à voir cet auguste vieillard pénétrer les raisons techniques d'un art si spécial que celui des carrelages anciens peut le paraître ; et cela, avec une perspicacité d'esprit qui permet à Léon XIII de s'improviser maître en tel sujet qui lui plaît et qui serait étranger pourtant aux pensées ordinaires de sa vie.

— Et maintenant, reprit-il en se tournant vers moi, à quand la remise des travaux ? De vous, je demande encore plus qu'un effort de volonté. Je demande, oserai-je le dire ?... Eh bien ! oui, un prodige ! ajouta-t-il en souriant. Comprenez la raison qui m'oblige à vous parler ainsi. Je voudrais avoir la grande joie de voir accomplie cette restauration des salles Borgia, avant que ma vie ne s'arrête.


La Musique (Salle des Arts Libéraux).

Et, loin de se troubler, donnant plutôt à ses paroles une expression de béatitude et d'aimable résignation, comme s'il eût voulu corriger ainsi la tristesse qui avait tout à coup saisi son entourage attentif, il ajouta :

— La fin du jour, *ahimè!* n'est maintenant guère lointaine !

Un silence profond accueillit ces paroles, traduisant ainsi l'émotion de toute l'assistance. Le grand vieillard reprit haleine et continua :

— Je ne voudrais pas qu'il m'arrivât une infortune pareille à celle de mon prédécesseur, le pape Alexandre Ottoboni, qui désira, de tout son cœur, voir achevé le palais qu'il érigeait aux Fiano, et qui mourut avant que la bâtisse en fût finie. Allons, courage ! remettez-vous vivement au travail. Dans trois mois, n'est-ce pas, vous aurez achevé le carrellement de cette salle ?

— Oui, Saint-Père, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour obéir aux ordres de Votre Sainteté ! répondis-je, non sans me rendre compte de la gravité d'un tel engagement.

— Et pour quand le carrellement de la grande salle d'entrée ? Certainement, pour le milieu de l'année prochaine ?

Je fis signe de la tête, sans mot dire ; car ses paroles marquaient une telle force de volonté, qu'elles ne permettaient pas la moindre hésitation.

— Et pour la fin de l'année tout le reste, n'est-ce pas? Prenez bien garde que je prends acte de votre engagement, sur vos paroles.

Cela dit, il quitta résolument le fauteuil pour terminer l'inspection, avec la visite des deux dernières salles situées dans la tour Borgia, au-dessus même du *Grottino* où je vous raconte ces souvenirs inoubliables, pour moi et pour ceux qui en furent les témoins. Je m'attarderais trop à vous raconter par le menu cette visite aux salles Borgia, qui dura plus d'une heure et dont les moindres détails restent présents à ma mémoire. Parlant tantôt à son majordome, tantôt à l'architecte Verpignani, tantôt au professeur Seitz, Léon XIII ne cessait de recommander à tous l'activité la plus grande pour la prompte exécution des travaux. Avec une étonnante précision des choses et des dates il rappelait, chemin faisant, le passé de ces chambres et leur oubli injustifié, depuis le pontificat de Jules II jusqu'à celui de Pie VII. Le pape Chiaramonti avait eu, enfin, l'idée de le convertir en musée de peinture, pour y recevoir les tableaux pris par Bonaparte et restitués par Louis XVIII. Et puis, survint leur malheureuse conversion en décharge de bibliothèque où les volumes, grimpant aux murs, avaient atteint jusqu'aux voûtes. Ce fut en 1884 que, soucieux de rendre aux fresques du Pinturicchio la splendeur qui leur était bien due, le pape Pecci ordonna le désencombrement des salles et confia l'étude des travaux de restauration complète à une Commission qui conclut à une immédiate mise en train.



La légende d'Isis et d'Osiris (Motif des plafonds).

J'ai rarement constaté chez les vieillards une mémoire aussi rapide et aussi sûre que celle dont use Léon XIII. Elle touche parfois jusqu'à l'invraisemblance. A propos de ces carrelages renouvelés des anciens et des essais de majolique ombrienne que je venais d'entreprendre au *Cambio* de Pérouse en même temps qu'au Vatican, le Pape vint à parler de ce pays aussi cher à son cœur que le pays natal. Il me guidait bien mieux que je n'aurais su le faire moi-même, et nous cheminions par la pensée à travers cette Ombrie idéale, à laquelle la Nature et les Arts à la fois ont si divinement souri. J'en vins à nommer Deruta, un village assez éloigné de Pérouse, là-bas, dans la campagne, du côté de Todi. Jadis, ce hameau fut célèbre pour ses majoliques aux reflets d'or; et le sol, où surgirent de si magnifiques fabriques, en conserve encore des restes précieux. Je parlai d'un vieux paysan de ce village, un certain Carloni, qui occupe ses dernières années à recueillir et à collectionner, en autant de fragments qu'il trouve, ces carrelages primitifs :

— Deruta ! fit le Pape avec un accent d'inexprimable tendresse, le beau pays où je suis allé me reposer tant de fois !... Eh ! dites-moi, Carloni vit-il encore ?

— Le vieux Carloni dont je parle, répondis-je, ne peut être celui dont Votre Sainteté se ressouvient. C'est un pauvre paysan...

— ... Qui a mon âge ! ajouta Léon XIII. Oui, oui, c'est bien notre même Carloni. Je le vois encore homme jeune, au travail, dans les champs où je le rencontrais. Je me rappelle encore l'endroit où s'élevait sa maison.

Et Léon XIII se plut à me la dépeindre dans le pittoresque charmant du pays ombrien dont l'idéale vision poursuivait manifestement l'auguste Souverain dans ce Vatican clos d'où il ne sortirait, sans doute, jamais plus.

Vers six heures trois quarts, le Pape, suspendant sa visite, revint s'asseoir dans la chaise à porteurs,



que flanquaient de droite et de gauche les Gardes-Nobles et les Gardes-Suisses. Visiblement, il était satisfait. N'emportait-il pas, avec nos promesses, l'espoir d'inaugurer, — lui, pape Léon XIII, — les chambres du pape Alexandre VI? Et cet appartement historique ne serait-il pas élevé, sous le protectorat d'un Pecci, à la dignité de monument pontifical? La portantine se releva doucement, précédée et suivie de son familial cortège. Je les regardais s'en aller sous les arceaux fuyants, dans la lointaine perspective des Loges bramantesques; et cependant, dans mon imagination, à larges traits, se profilaient les grandes figures de Julien de la Rovère, de Léon Médicis, de Paul Farnèse, au temps où les Arts furent rois et où les Papes se firent leurs serviteurs les plus fidèles.



Martyre de saint Sébastien
Salle des Saints.

Sur ce dernier tableau, la conversation de Tesorone, mon précieux introducteur, s'arrêta cependant que, par la géante meurtrière du *Grottino* où notre table était dressée dans la tour Borgia, je regardais vers la pleine lumière du dehors. De cette vieille tour flanquant l'ancienne construction de Nicolas V comme une inébranlable forteresse, je voyais se développer les énormes arceaux sur lesquels le lourd balcon des chambres Borgia est assis. Sur la même longueur, au deuxième étage, se développaient les festons plus légers, plus élégants peut-être, des chambres de Raphaël. C'était donc là que, d'un étage à l'autre, la gloire avait convié, pour les siècles, deux amis, deux rivaux. Pinturicchio et Raphaël ainsi retenus chez les Papes, l'un au premier, l'autre au deuxième, n'étaient pas près de déserter de longtemps, avec leurs incomparables génies, cet asile inviolable de la plus enviable immortalité. Et, sinon la gloire, du moins la justice ne préparait-elle pas une intronisation nouvelle au Vatican, après quatre cents ans d'un bannissement peut-être immérité, en la personne du plus merveilleux initiateur de la Renaissance des arts et de la politique modernes, sans qui Pinturicchio eût été une ombre et Machiavel un fantôme; ce pape Borgia Lenzuoli qui eût également épuisé tout l'or de la nouvelle Amérique sur la magique palette de son peintre et, sur l'échiquier branlant de la vieille Europe, la séculaire patience des anciens papes unie à la moderne diplomatie des pontifes de la Rome nouvelle?



Médaille de César Borgia.



Un motif de frise de la Salle des Saints (appartement Borgia).

V



Un tombeau etrusque à Pérouse (Pieve del Campo).

Pour cette « première » du 8 mars 1897, midi sonnant, l'*Anticamera* pontificale n'avait lancé que les invitations d'office aux cardinaux résidents, aux ambassadeurs accrédités, aux officiers et aux familiers de la maison papale, aux artistes collaborateurs de Sa Sainteté Léon XIII pour la restauration de l'*Appartamento Borgia* qui était enfin prêt et qu'on allait ouvrir à l'admiration du siècle. Malgré la réserve imposée à cette fête des Beaux-Arts dans un palais qui ne célèbre que les fêtes du culte, une insolite animation régnait au Vatican depuis les premières heures de cette matinée où un grand pape allait recommander son nom à la reconnaissance des âges. Au portail de bronze la consigne avait doublé le poste des Gardes-Suisses dont la tenue tri-partie noire, rouge et jaune, mettait une première note d'éclat et de gaieté à cette fête des arts. La gendarmerie pontificale stationnait à la cour Saint-Damase, le colback aux grands poils noirs et à l'aigrette rouge bridée de cordelière blanche, la tunique noire à collet et à manchettes de buffleteries blanches, passementée de brandebourgs blancs se rattachant, sur un côté, à l'épaulette blanche et, sur l'autre, au ceinturon de la cartouchière dont le large cuir blanc plastronnait en sautoir, de haut en bas, sur la poitrine; la culotte de peau blanche et les hautes bottes vernies complétaient le brillant costume de ces gardes, sabre au poing, dont la taille et l'allure rivalisaient avec celles des plus beaux hommes de Rome. Les plus distingués, qui joignaient à la majesté de la stature l'élégance des manières, étaient les Gardes-Nobles, en tuniques rouges ou noires galonnées d'or ou d'argent, selon le grade, en culottes blanches collant aux hanches dégagées et aux bottes éperonnées d'acier, l'elme d'argent mi-drapé de noir à la dragonne d'or, à l'aigrette blanche et rouge, à la crinière flottante : ils tenaient, sabre au clair, la garde d'honneur dans les appartements pontificaux. Autour de la portantine de gala, à capitons rouges et en bois dorés, se disposaient les six sédiaires de service en jabot blanc, gilet rouge, bas et escarpins rouges, veste flottante, culotte courte à velours frappé de rouge sur soie rouge, en gants blancs. Les cardinaux, en mantelette paonnée et en simple tenue de ville, arrivaient l'un après l'autre, accompagnés chacun de son majordome en longue redingote noire, passementée de noir et ouvrant sur le gilet noir, la culotte noire, les bas noirs, les souliers noirs à boucles d'or. Le service des introductions était fait par les

camériers d'honneur, en cape de velours noir s'agrafant de travers, en fraise blanche et toque noire à boucle d'or, en tunique à jupe noire dont les plis flottaient sur la culotte courte, les bas noirs et les souliers découverts. L'antichambre des invités était précisément celle de l'appartement Borgia, dans la partie où celui-ci tourne et longe les Loges de Jean d'Udine, au voisinage de la Chapelle Sixtine, à laquelle ces deux pièces, admirablement décorées par Louis XIV de tapisseries d'Arras et des Gobelins, servent de vestiaire aux Éminences, depuis le siècle du grand Roi.

— *Sua Eccellenza, come sta?...*

De cardinal à ambassadeur et de prélat participant à officier de la maison du Pape, on se présente ses hommages dans un demi-silence où les soies des manteaux font plus de bruit que les voix des maîtres et



Préparatifs pour l'inauguration de l'appartement Borgia.

n'empêchent pas d'entendre sonner enfin midi à l'horloge de la cour Saint-Damase. Aussitôt s'ouvrent les portes de la partie des chambres Borgia que leur généreux restaurateur, Léon XIII, s'est proposé d'inaugurer aujourd'hui. Sur les tapis qui étouffent les pas, nous suivons le sillage de pourpre qu'ouvrent les cardinaux et, avec eux, nous pénétrons dans la première salle dite des *Pontifes*, où des fauteuils sont disposés en hémicycle, autour de celui qu'occupera le Pape sur une petite estrade formant trône, au centre, et sous le buste commémoratif que le sculpteur Ugolini a érigé là. Pendant qu'on découvre le monument voilé, je lis, sur le socle de marbre noir, l'inscription suivante :

LEO · XIII · P · M ·
PAVIMENTUM · REFECIT
PARIETES EXORNAVIT

C'est, en effet, dans une prairie d'asphodèles, de violettes et de myosotis, que nous marchons en cette espèce de vestibule des Champs-Élysées des Beaux-Arts que nous promet le sage ; tant ce carrelage

de majoliques imitées des anciennes est d'une composition heureuse, répondant à l'éclat des voûtes peintes en clair par Pierin del Vaga, comme une glace vénitienne aux reflets pâles qui en reproduirait à terre la splendeur. Comme la suite de l'inscription commémorative l'indique, le contour des murailles est tapissé d'authentiques Arrazzi et de vieilles broderies de Flandre, par carrés fort harmonieux qui représentent des scènes de la Bible. Entre ces tapisseries et la voûte où le peintre collaborateur de Raphaël prodigua autour des Signes du Zodiaque la richesse de ses arabesques et de ses *grotesques* follement imagées, une bordure de panoplies de tous les styles orne les frises et fait, de cette salle, une *armeria* merveilleuse qui place, sur cette matière, le Vatican en rivalité avec les plus intéressantes collections de l'Europe. Je remarque, entre autres, aux deux angles extrêmes de la longue muraille du fond, l'armure fine aux ciselures que Jules II aurait portée sous son rochet de dentelles, pendant le siège de Bologne, et celle du Connétable de Bourbon dans laquelle il mourut à la porte Cavallegieri, pendant le sac de Rome dont l'histoire rend responsable ce fils déchu de France et de l'Église. Cette armure, lourde de forme, ne porte pour tout enjolivement qu'un creux fait au cuissard par la balle dont le Connétable mourut ; soit que cette balle fût celle de l'arquebuse dont se prévaut Benvenuto Cellini dans ses *Mémoires*[1], soit que ce farouche Bourbon n'ait pas voulu d'autre artiste et d'autre trait pour agrémenter son pesant uniforme de guerre. Mais voici que l'officier, chargé de la garde de cette salle, signifie à haute voix son commandement aux Suisses dont le fer des hallebardes domine l'assistance :


L'escorte pontificale traversant les Loges.

— *Attenti!...* Garde à vous ! ... ordonne-t-il brusquement.

La porte principale, donnant sur les Loges, s'ouvre aussitôt aux deux battants ; et le soleil, qui entre le premier dans l'appartement Borgia, fait briller éblouissamment les dalles marbrées du passage extérieur. De là, la foule est balayée en un clin d'œil, comme dans une fantastique avenue du désert où restent seules, entre les arcatures de l'immense baie vitrée, les ombres concentriques que la lumière du jour y dessine comme sur une grande page blanche. Et là-bas, tout au fond, des silhouettes rouges, violettes, blanches, noires, se profilent marchant vers nous. C'est la Maison du Pape, qui arrive. Quatre Gardes-Suisses flanquent en quenouille l'escorte, leur officier au milieu ouvrant la marche, tout de pourpre vêtu, la canne du commandement à la main. Suivent les deux massiers, en tunique noire à fraise blanche, en mantelette violette, l'épée à poignée d'or au ceinturon, la masse d'argent sur l'épaule, la toque noire à bordure violette

1. — Comparso di già l'esercito di Borbone alle mura di Roma, il detto Alessandro del Bene mi pregà che io andassi seco a farli compagnia : cosi andammo un di quelli miglior compagni ed io ; e per la via con esso noi si accompagnò un giovanetto addomandato Cecchino della Casa. Giugnemmo alle mura di Campo Santo, e quivi vedemmo quel maraviglioso esercito, che di già faceva ogni suo sforzo per entrare. A quel luogo delle mura dove noi ci accostammo, v'era molti giovani morti da que di fuora : quivi si combateva a più potere : era una nebbia folta quanto immaginar si possa. Io mi volsi a Alessandro e li dissi : « Ritiriamoci a casa il più presto che sià possibile, perchè qui non è un rimedio al mondo ; voi vedete, quelli montano e questi fuggono. » Il ditto Lessandro spaventato disse : « Cosi volesse Iddio che venuti noi non ci fussimo. » E cosi voltossi con grandissima furia per andarsene. Il quale io ripresi dicendogli : « Da poi che voi mi aveto menato qui, gli è forza fare qualche atto da uomo. » E volto il mio archibuso dove io vedevò un gruppo di battaglia più folta e più serrata, posi la mira nel mezzo appunto a uno che io vedevo sollevato dagli altri ; per la qual cosa la nebbia non mi lasciava discernere se questo era a cavallo o a piè. Voltomi subbito a Lessandro et a Cecchino, dissi loro che sparassino i loro archibusi ; ed insegnai loro il modo, acciocchè e' non toccassino una archibusata da que' di fuora. Cosi fatto due volte per uno, io mi affacciai alle mura destramente, e veduto in fra di loro un tumulto istraordinario, fu che da questi nostri colpi si ammazzò Borbone ; e fu quel primo che io vedevo rilevato dagli altri, per quanto da poi s'intese. (*Benvenuto Cellini*, t. I, pp. 93-94, edit. all' Insegna di Dante, Firenze.)



LVIII

les coiffant. Puis, viennent les chapelains privés en soutane violette et en aumusse noire sans manches ; les camériers violets et rouges, les gardes-nobles en tenue noire et les exempts-colonels en tenue rouge, l'épée



Léon XIII présidant l'inauguration de l'appartement Borgia (d'après un instantané de Federicis).

tirée à une main et le fourreau vide à l'autre. Au centre, les sédiaires et la portantine qu'ils portent et qui balance triomphalement au soleil ses soies rouges, ses bois d'or et ses glaces bisautées où la lumière se joue, comme dans un prisme dansant, dans un arc-en-ciel qui marche. Est-ce le signe gracieux de l'union mystique des arts et de la religion, dont Léon XIII avait si noblement parlé dans son discours du trône, l'autre matin? Le voici lui-même, en soutane blanche et manteau rouge; une clémentine de velours ponceau, bordée d'hermine, le coiffe et semble accentuer la pâleur du visage et la maigreur des traits. La portantine pénètre dans l'appartement et s'arrête devant le fauteuil pontifical où Léon XIII, sur pieds, se dirige en bénissant ses gardes qui lui présentent les armes, un genou en terre, et l'assemblée qui s'incline sur son passage. Tandis que les porteurs se retirent avec la portantine et vont attendre la fin de la cérémonie sur le pas de la porte refermée sur eux, le Pape, d'un mouvement qui lui est familier quand il est assis, relève droit et ferme son



La porte de l'appartement Borgia (pendant l'inauguration).





En-tête d'une bulle de Jules II, rendant aux Gaetani les biens enlevés par Alexandre VI.

buste souverain et, s'aidant du lorgnon d'or, inspecte d'un regard ravi la belle ordonnance de la salle. Puis, de sa longue main de marbre où brille le plus bel anneau d'or de sa cassette pontificale, il a fait signe au Comm. Seitz qu'il lui donne la parole, pour la remise de l'appartement Borgia dont la restauration avait été confiée à cet artiste.

— *Santo Padre !...* Très Saint-Père !...

D'une voix chaude et parfois éloquente, c'est l'historique de ces chambres et l'exposé des travaux faits en dix années d'un labeur long et difficile que le sympathique artiste développe en son nom et en celui de ses dévoués collaborateurs, rangés derrière lui. Léon XIII écoute ce discours avec une attention soutenue, non sans laisser parfois ses yeux se promener des voûtes aux murailles, et des murailles aux carrelages du parquet. A ce discours terminé, le Pape répond par quelques paroles de remercîment et de satisfaction à l'adresse des maîtres distingués qu'il a appelés à son aide, « dans ces salles que le Vatican ouvre aujourd'hui à l'admiration du monde ». Puis, se levant brusquement, il veut visiter chaque chambre. De l'une à l'autre, son cortège le suit en recueillant de sa bouche les impressions que lui inspirent surtout les fresques des plafonds et la grande œuvre du Pinturicchio, remise enfin dans le cadre d'honneur qu'elle attendait longtemps. Comme si Léon XIII avait voulu se rappeler la célèbre réminiscence de Pie IX citant au général Kanzler les premiers vers de la *Jerusalemme Liberata* du Tasse, quand les troupes pontificales revinrent de Mentana :

Canto l'armi pietose e l' capitan
Che il sepolcro liberò di Christo,

l'heureux restaurateur de ces chambres célèbres traduisait ce triomphe nouveau de la Papauté dans les Beaux-Arts, qui furent placés de tous temps sous sa tutelle, par ce vers de la *Divine Comédie* qu'il répéta plusieurs fois, au cours de cette visite :

Onorate l'altissimo poeta !
L'ombra sua torna ch'era dipartita.

Et ce n'était pas seulement la mémoire du Pinturicchio qu'évoquait la parole de Léon XIII. C'était, autour du glorieux vieillard, la phalange entière de la Renaissance qui s'éveillait sous ces voûtes, comme dans son tombeau, et qui faisait à Léon XIII son escorte. Avec le souvenir de leur grandeur passée ne semblaient-elles pas tout à coup renaître, avec leurs portraits mêmes se détachant des fresques et acclamant l'inespéré thaumaturge ? Voici d'abord les peintres que Nicolas V avait amenés de Florence, pour commencer à faire fleurir, dans Rome et dans la maison même des papes que Thomas de Sarzano voulait habiter magnifiquement, cette glorieuse Renais-



Un dessus de porte de l'appartement.



sance qui avait déjà germé dans les couvents et dans les palais de la Toscane. Voici l'Angelico, qui porte dans son nom le caractère de son idéale palette ; et voici Benozzo Gozzoli, son élève fidèle jusqu'à l'imitation du génie par le génie : l'un sort de la chapelle du pape Nicolas où il a célébré les actes de saint Laurent, et l'autre de la chapelle du Saint-Sacrement qui n'existe plus que par le souvenir des belles fresques qu'il y exécuta et que Paul III a abattues depuis, pour faire place à la Salle Royale. Leurs élèves les suivent, demandant justice aussi pour les œuvres perdues qu'ils laissèrent au Vatican : Buonfigli le naïf, Simone le mystique, Gentile da Fabriano et Zanobi Strozzi, Bartolomeo de Foligno et Andrea del Castagno sur qui injustement pèse encore, peut-être, le meurtre de Domenico Veneziano qu'il eût assassiné pour garder à lui seul le secret de la peinture à l'huile trouvée et révélée, dit-on, par ce joueur de guitare à ce joueur de stylet. Qu'en saura-t-on jamais ? Et, en attendant, l'épitaphe suivante de Sainte-Marie-la-Neuve ne pèse-t-elle pas trop cruellement encore sur ces deux malheureuses mémoires ?

Castaneo Andreæ mensura incognita nulla,
Atque color nullus, linea nulla fuit.
Invidia exorsit fuitque proclivis ad iram ;
Domitium (sic) hinc Venetum sustulit insidiis,
Domitium illustrem picturæ. Turpat acutum
Sic sæpe ingenium vis inimica mali.

Le stylet meurtrier de l'assassin réel du Veneziano servit, sans doute, à graver ces mauvais vers sur la tombe du Castagno qui attend encore son vengeur. Comme l'on aime mieux lire sur la tombe de l'Angelico de Fiésole ces deux distiques, dictés par Nicolas V lui-même, à la mémoire de celui qu'il avait voulu faire évêque et qui préféra rester peintre :

Non mihi sit laudi, quod eram velut Apelles,
Sed quod lucra tuis omnia, Christe, dabam :
Altera nam terris opera extant, altera cœlo.
Urbs me Joannem flos tulit Erutriæ.

Et puis, voici la phalange des Ombriens, moins divins et plus naturels, moins grandioses et plus harmonieux que les magnifiques Toscans. C'est le sobre Piero della Francesca, dont le pinceau fut une toise et la palette un volume de géométrie ; ce même traité des proportions que le maître écrivit et que signa en le publiant un élève. Mais la mémoire de ce juste devait éprouver un plus irréparable outrage, avec le vandalisme même qu'osa commettre Jules II, ce barbare sublime, sur les fresques que Piero avait peintes à la place où figurent depuis la *Délivrance de saint Pierre* et le *Miracle de Bolsène*. Raphaël, le coupable, substitua ainsi son œuvre, non sans avoir relevé les portraits historiques de Spinola, de Bessarion, de Fortebraccio, Colonna, de Vittellesco, de Charles VII, dont étaient illustrées les fresques premières de Piero et dont s'enrichirent les cartons de Jules Romain qui les transmit à Paul Jove !... C'est encore l'élève glorieux d'un tel bon maître, le non moins correct mais plus élégant Luca Signorelli, à qui il fut donné de venger la victime des



Luca Signorelli et Fra Angelico. Détail du *Duomo* d'Orvieto, par Luca Signorelli.

chambres de Jules II, en attachant leurs deux noms inséparablement unis par le même dessin serré qui les caractérise dans la chapelle de Sixte IV. C'est ce même rang de gloire qu'y partagèrent également Ghirlandajo, Botticelli, Roselli, Pérugin et Pinturicchio. Et voici, à leur tour, ces deux derniers amants de la même grâce idéale, dont le premier fut tout au plus l'aîné, et le second l'émule, sans que ni l'un ni l'autre n'aient pu emprunter à leur misérable famille un nom valable. L'injustice le remplaça par un sobriquet devant lequel, depuis, les fronts les plus hauts se découvrent. Le Pérugin, non plus, ne voulut risquer contre l'ingratitude de la postérité son immortelle mémoire, et, dans le *Cambio* qu'il avait choisi pour son tombeau



Martyre de sainte Barbara (Salle des Saints).

impérissable, il eut bien soin d'inscrire sous son portrait ce pauvre nom d'un montagnard qui traverserait les âges, avec la légende suivante :

> Petrus Peruginus, egregius pictor ;
> Perdita si fuerat, pingendo hic retulit artem ;
> Si nunquam inventa esset hactenus ipse dedit.

Restait aussi au Pinturicchio de relever, à son heure, l'insulte du sobriquet de « barbouilleur » que des contemporains jaloux lui avaient infligée. Le doux Bernardino Betti avait-il, de son vivant, porté d'autre qualificatif que cette appellation bouffonne? En avait-il été épargné même par le plus ardent de ses premiers imitateurs, ce Sanzio Raphaël du premier poil dont Pérugin avait été le maître et dont Pinturicchio, malgré la différence de l'âge et par respect pour le génie qu'il découvrait en ce jeune homme, n'avait accepté que



AENEA [illegible] MPL [illegible] CATHERIN.

[illegible]

l'amitié. Lequel des deux y avait-il failli? Était-ce Pinturicchio, se complaisant à répéter dans ses fresques le portrait idéal de Raphaël? Était-ce Raphaël, acceptant sans y contredire l'honneur d'avoir tracé, à la *Libreria* de Sienne, des cartons prodigieux pour lesquels un maître si expérimenté n'eût certes pas besoin d'un si habile élève, trop habile peut-être, et peut-être pas assez franc pour démentir à temps l'odieuse légende qui plane encore, à Pérouse, sur un de ces cartons? C'est la cinquième fresque qu'expose le palais Baldeschi à la curiosité des visiteurs. L'heure de la réparation devait venir. Cette heure a attendu



Saint Paul et saint Antoine au désert (Salle des Saints).

quatre cents ans pour sonner; et c'est un pape qui s'en fait le sonneur, aujourd'hui, dans ce même Vatican où la grande mémoire de Raphaël pesait peut-être injustement sur celle de l'ami qui l'aima tant! Aujourd'hui, dans cette même aile du palais à deux étages que le pape Nicolas V édifia, pour un duel fameux qu'il n'avait pu prévoir, le pape Léon XIII ouvre toutes grandes les portes et s'en va, conviant le monde des Beaux-Arts et de la critique au spectacle de haute lice qu'y engagent deux champions redoutables, deux maîtres peut-être également calomniés et également immortels!

Une dernière réparation s'imposait à l'histoire, dans ces chambres célèbres où le pape Borgia vécut. Et le voici aussi lui-même, au milieu de sa famille nombreuse et aussi sacrifiée que celle du vieux roi dont Homère et Virgile ont chanté les malheurs. Comme le vieux Priam à genoux devant l'aveugle fatalité qui vouait aux Enfers la race maudite des Dardanides, l'inconsolable père d'un autre Hector tend vers un autre Achille ses mains jointes et ses supplications. Du haut de la fresque imposante où le pape Alexandre

règne encore, descend vers le pape Léon qui lui a succédé cette prière qu'il entend. Est-ce parce qu'un vaincu de l'histoire est par terre, qu'il faut à tout jamais refuser de l'entendre ? Qu'était donc l'État pontifical, du temps des Borgia, sinon aussi un vaincu à qui Alexandre VI ne craignit pas de tendre sa forte main pour un relèvement presque inespéré ? Agonisant sous les étreintes conjurées de France et d'Aragon, trahi de Milan à Naples par ses propres vassaux dans sa propre Italie, que lui restait-il à faire du patrimoine de saint Pierre confié à sa charge, sinon ce qu'il en fit? Ses mains furent de fer, mais les clefs d'or de la papauté en furent du moins conservées ? Par une politique géniale que les détracteurs des Borgia ne se refusent plus à reconnaître, ne maintint-il pas en échec la France et l'Espagne, entre le Milanais et le Regno ? Et que fut autre chose qu'une œuvre de génie ce groupement, par la persuasion ou par la force, de tous les petits États italiens autour du grand État national, avec un seul maître pour souverain : le Pape ? La formule qu'Alexandre VI avait trouvée, Victor-Emmanuel l'appliqua quelques siècles plus tard ; et c'est la même, avec la différence que sous les Borgia les papes eussent conquis à l'Italie son Unité, sans le secours des Savoie qui ne l'obtinrent que bien plus tard. Quel est donc ce crime irrémissible qu'auraient commis alors les Borgia et dont les Savoie seraient absous aujourd'hui : ce crime, qui consiste à comploter le bonheur d'un peuple divisé en l'unissant, malgré lui-même, sous la tiare d'un pape ou sous la couronne d'un roi? Tel fut pourtant cet acte qu'osa jadis une famille de maîtres politique ; et ce fut aussi dans ce projet digne d'une fortune meilleure que sombrèrent la gloire d'un grand pape, la valeur d'un invincible capitaine, la fortune et l'honneur d'une famille entière dont les malheurs ne semblent comparables qu'à ceux de quelque atroce Orestiade ou de quelque Priamide sanglante, pour le récit desquels il faudrait ressusciter encore de nos jours quelque antique Eschyle, quelque préhistorique et presque fabuleux Homère.

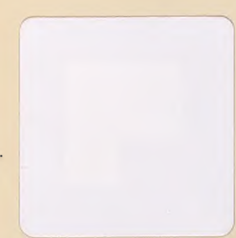
Et ce sont, devant le pape Léon XIII dépouillé de son patrimoine séculaire et généreux réparateur des restes magnifiques que ses prédécesseurs lui laissent ; ce sont, autour du pape Alexandre VI à genoux et demandant grâce, toutes les gloires de la Renaissance qui, du haut de leurs fresques où le peintre des Borgia les portraitura dans ces chambres, escortent le pontife déchu, le redressent et l'amènent au tribunal devant lequel l'Histoire n'a pas toujours gagné tous ses procès. Devant cette cour souveraine où eurent leur place d'honneur les plus belles figures de la politique, des lettres et des arts dont les Borgia furent les protecteurs fastueux, Machiavel s'est déjà levé pour la défense. Le prince Djem attend sur son cheval qu'on l'appelle, en témoignage de l'hospitalité inviolée qu'il a reçue. Bramante, à l'écart, plus loin, ouvre déjà son compas pour mesurer les chefs-d'œuvre qu'on lui commande. Cent autres gloires présentes, dont Pinturicchio a illustré ces voûtes, s'approchent à leur tour et demandent à proclamer le nom et la magnificence de ces maudits Lenzuoli d'Espagne, sans lesquels l'Italie du XVe et du XVIe siècle n'aurait pas écrit, au chapitre de ses arts et de sa politique, la grande page qu'il nous importe aujourd'hui de tourner.

N'est-ce pas l'heure où la fille de Cicéron vient de se réveiller dans la beauté intacte de son corps d'ivoire et de sa chevelure d'or qui lui servait de vêtement, au fond d'un tombeau presque deux fois millénaire de la Voie Appienne? Et cette belle morte, qui ressuscite aux acclamations de Rome entière assistant au miracle, n'est-elle pas le plus gracieux et le plus consolant symbole de l'antique vertu qui se révèle encore au monde et qui lui demande tout à coup, pour lui préparer la terre idéale qu'il lui sied d'habiter, une armée d'artistes précédant celle des génies de la science et des héros de l'épée ?










GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00806 7858

